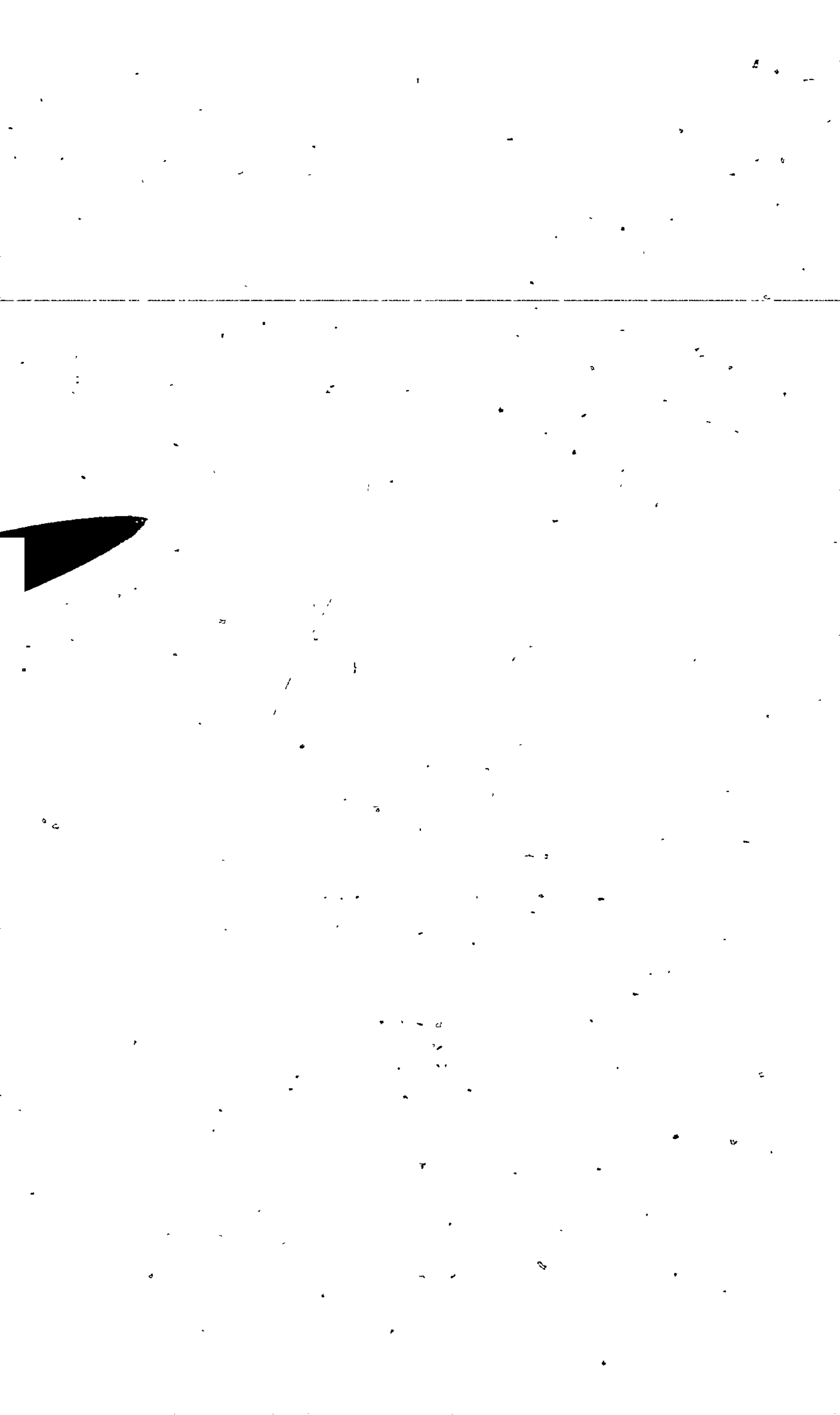
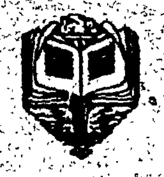
LE RANCH DE
D. FREMONT

CONSTANTIN-
WEYER



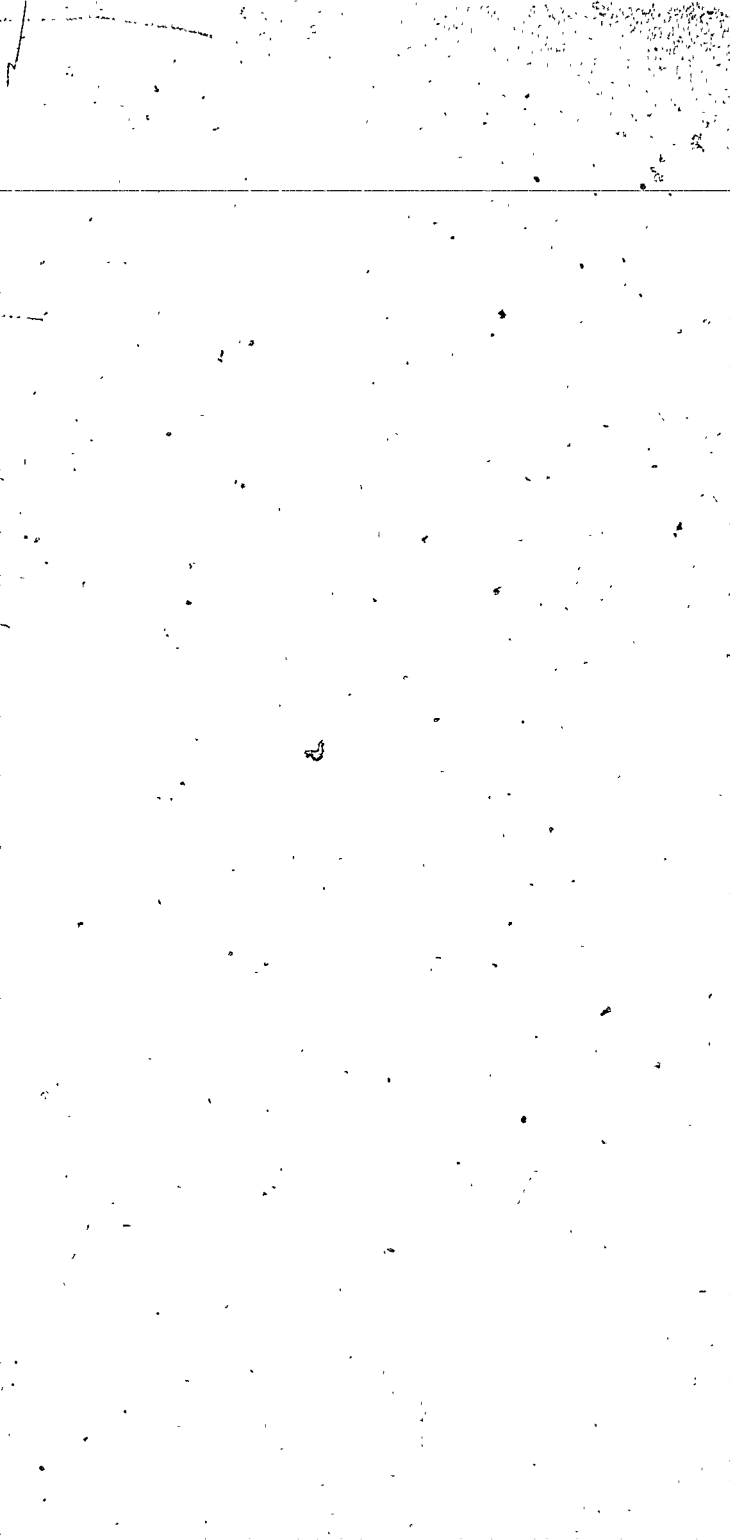
Donatien Frémont

Sur le Ranch de Constantin-Weyer

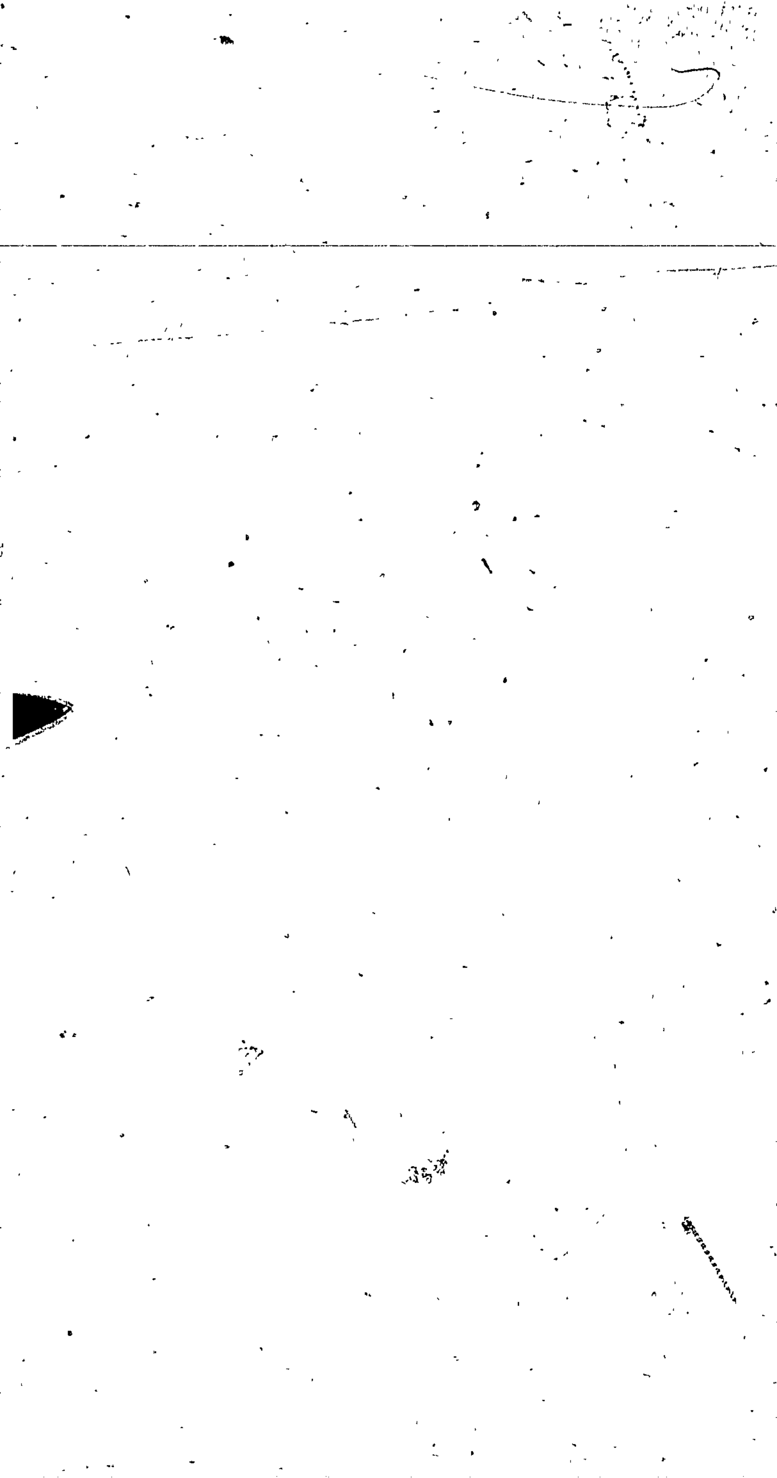


Editions de la "Liberté"
619, Avenue McDermot
WINNIPEG – CANADA
1932





Sur le Ranch
de
Constantin-Weyer



Donatien Frémont

Sur le Ranch de Constantin-Weyer



Editions de la "Liberté"
619, Avenue McDermot
WINNIPEG - CANADA
1932

FREMONT, D

I

Un témoin du Manitoba

Lorsque, en décembre 1928, l'Académie Goncourt couronnait M. Maurice Constantin-Weyer et son livre *Un homme se penche sur son passé,* elle lançait du même coup dans le grand public un écrivain dont l'oeuvre et la personne furent tout de suite accueillies avec une extrême faveur. Pour une fois, la décision des Dix semblait répondre au sentiment général dans les milieux littéraires. La presse de toute nuance loua hautement le nouveau lauréat.

En France, tout ce qui touche au Canada a le don d'éveiller la curiosité et la sympathie. Or, les ouvrages de M. Constantin-Weyer s'inspiraient entièrement du Canada, — non plus de la vieille province de Québec, devenue populaire à la suite du prodigieux succès de l'admirable *Maria Chapdelaine*, mais de l'Ouest lointain et mystérieux que les Français découvraient à peine.

De plus, cet écrivain était un héros de la grande guerre dont tous les journaux redisaient les fabuleux exploits: cinquante-trois blessures, une pluie de décorations, quatorze mois d'hôpital après l'armistice!... Ce grand mutilé, ne pouvant plus tenir un rôle d'action, s'est fait journaliste et romancier. Rédacteur en chef de *Paris-Centre,* à Nevers, puis du *Journal de l'Ouest et du Centre,* à Poitiers, il trouve le temps d'écrire des livres en s'inspirant de ses souvenirs et de ses expériences au pays canadien. Voilà au moins un homme de lettres qui mérite l'encouragement et le succès!

Grâce au prix Goncourt, le modeste journaliste de province, l'écrivain presque ignoré connaissait du jour au lendemain la grande notoriété et les gros tirages. La veine continuait de lui sourire, comme au temps de son aventureuse jeunesse au Manitoba et comme sur le champ de bataille.

Les critiques français ont étudié avec soin l'oeuvre de M. Constantin-Weyer et vanté ses qualités littéraires. Quelques-uns, en fort petit nombre, ont formulé certaines réserves, d'ailleurs assez anodines. Peu de romanciers contemporains, croyons-nous, peuvent se flatter d'avoir eu une aussi bonne presse.

Il est cependant un domaine où la critique n'a pas cru devoir risquer un jugement. Im-

pressionnée par le réalisme vivant des descriptions et des dialogues, et par ce qu'on lui a fait connaître de la vie de l'auteur dans l'Ouest canadien, elle lui accorde d'emblée et de confiance la probité du conteur qui peint uniquement ce qu'il a vu et vécu. Mais cette affirmation elle-même manque de contrôle.

Jusqu'où va, au fond, chez M. Constantin-Weyer, la sincérité du récit? A quel point fut-il mêlé aux aventures dont il est le narrateur et le héros? De quelle valeur documentaire est sa peinture des métis français d'aujourd'hui et de leurs ancêtres du siècle dernier? Quel cas fait de la vérité historique l'écrivain qui met en scène des personnages réels et prétend reconstituer les épisodes les plus dramatiques de l'histoire de l'Ouest canadien? Autant de points fort intéressants que la critique professionnelle ne pouvait aborder.

M. Paul Bourget, préfaçant la traduction du célèbre roman de Jack London, l'*Appel de la Forêt,* dont l'action se passe dans les régions les plus reculées de l'Amérique du Nord, écrit fort justement: "... Nous n'avons guère de contrôle pour juger de la véracité de ces tableaux, pas plus que pour apprécier le talent d'un écrivain comme l'auteur de ces récits. C'est de la littérature si voisine de l'action, qu'elle touche au reportage, à l'instantané photographique, à la pantomime aussi." Bref, le maître Bourget

se récuse à juger une oeuvre ayant pour théâtre un milieu qu'il ignore totalement.

L'auteur de ce modeste essai est un Français qui a fait du Manitoba son pays d'adoption. Comme M. Constantin-Weyer, il a pu étudier à loisir les divers aspects du grand Ouest qu'il habite depuis un quart de siècle. Il n'a pas à son actif les dramatiques expériences relatées dans les livres de son illustre compatriote. Cependant, lorsqu'il se penche sur son passé, il peut, lui aussi, évoquer maints souvenirs de sa jeunesse et d'autres plus récents qu'il trouve curieux de confronter avec ceux du lauréat de l'Académie Goncourt. Il a pris part aux travaux du défricheur et du fermier, il connaît les conditions de la vie agricole dans les trois provinces. Il a visité les lieux où vécut M. Constantin-Weyer, causé avec des cultivateurs, des hommes d'affaires qui furent ses compagnons. Son métier de journaliste l'a mis dans l'obligation de se familiariser avec l'histoire de l'Ouest, surtout avec les événements contemporains qui servent de cadre aux romans de l'*Epopée canadienne.*

Tels sont les titres qu'il invoque auprès du public pour étudier la production littéraire de M. Constantin-Weyer d'un point de vue critique entièrement nouveau.

Ce n'est pas un envieux qui entreprend de

démolir une réputation établie; c'est un simple témoin qui demande à verser au dossier un supplément d'information.

II

Saint-Claude

Au sud-ouest de la province du Manitoba, à soixante milles de Winnipeg, se trouve la paroisse de Saint-Claude, ainsi nommée en souvenir de la petite ville de Saint-Claude (Jura), berceau de l'institut des Chanoines de l'Immaculée-Conception. Vieille de près de quarante ans déjà, elle doit sa fondation à un représentant illustre de cet ordre religieux, Dom Paul Benoît, qui avait établi un monastère non loin de là, à Notre-Dame-de-Lourdes.

Saint-Claude offre ceci de très particulier qu'il se compose à peu près exclusivement de colons venus de France: Bretons, Vendéens, Savoyards, Francs-Comtois, Auvergnats et autres. A travers les difficultés multiples des débuts et en dépit de l'éloignement, ce petit groupe de Français est demeuré profondément attaché au pays d'origine. Afin de s'associer plus intimement à la vie de la patrie lointaine, il a adopté comme fête paroissiale la fête

nationale française. Depuis trente-cinq ans, à l'exception de la période de guerre, le 14 juillet y a été célébré sans interruption avec une ferveur qui n'a pas connu de déclin.

C'est en 1914 que Saint-Claude révéla toute la sincérité de ses sentiments français. Les cent trente familles qu'il comptait alors donnèrent à la mère patrie cent quinze volontaires. Dix-huit ne sont jamais revenus... Ce glorieux record n'a été égalé par aucun autre groupe français du Canada. Aujourd'hui, la foi patriotique des Saint-Claudiens, jeunes et vieux, s'est enrichie de tout le culte dont ils entourent leurs enfants tombés pour la défense du sol natal.

Mais Saint-Claude possède un autre titre à la célébrité. Il appartient en quelque sorte à la littérature, et celle-ci ne s'en doute même pas. C'est là qu'a vécu, dix années durant, M. Maurice Constantin-Weyer, bien connu par ses ouvrages sur l'Ouest Canadien. L'auteur n'a inscrit nulle part le nom de Saint-Claude. Il ne l'a jamais prononcé dans les informations données de vive voix à la presse sur son existence au Canada. Peut-être avait-il de bonnes raisons pour le taire... C'est la première fois que le nom de Saint-Claude se trouve livré au public associé à celui de M. Constantin-Weyer. Rien de ce qui touche à un écrivain aussi en vue ne peut laisser indifférent et le

moment est venu de soulever certains voiles. D'autant plus que son oeuvre, étudiée dans le cadre même où elle a connu la première étape de la conception, s'éclaire d'un jour nouveau qui aide à la mieux comprendre et à la mieux peser.

Cette oeuvre se compose, pour une bonne part, de récits autobiographiques *(Manitoba, Cinq éclats de silex, Clairière).* Même lorsqu'il met en scène des personnages fictifs ou historiques *(Vers l'Ouest, La Bourrasque, Un homme se penche sur son passé, Napoléon)*, on a l'impression qu'il relate ses expériences personnelles. A cela d'ailleurs, il doit le plus clair de son succès.

Le lecteur d'un livre d'aventures ne s'arrête pas à se demander si l'auteur dit la vérité ou s'il s'attribue un rôle plus avantageux que dans la réalité. Tout ce qu'il veut, c'est qu'on l'amuse. Il n'y a donc pas lieu de chercher chicane à M. Constantin-Weyer, tant qu'il demeure dans les limites de la vraisemblance.

Mais l'écrivain, devenu tout à coup célèbre en 1928, comme lauréat du prix Goncourt, et le point de mire de la curiosité du public, crut devoir donner aux journalistes des précisions sur son existence au Canada. C'est ainsi qu'il confiait à Frédéric Lefèvre, rédacteur en chef des *Nouvelles littéraires* (8 décembre 1928) :

A peine arrivé là-bas, j'entrai en contact avec la vie

d'une façon plutôt rude. Tour à tour fermier, cow-boy et même bûcheron, puis trappeur, marchand de chevaux l'été, marchand de fourrures l'hiver, journaliste à l'occasion pour présenter sous forme de reportage dans les journaux anglais de là-bas mes multiples expériences...

. . . .

Vers 1912, ayant ramassé un peu d'argent, j'ai fondé un "ranch" de chevaux et de bêtes à cornes dans le nord du Manitoba. Ce fut une époque de prospérité, de vie large et facile. J'avais des livres, de bons chevaux de selle, du gibier et du poisson en abondance, enfin une magnifique santé. Le travail quotidien n'était pas désagréable et j'avais les distractions les plus émouvantes pour un chasseur: courir le loup à cheval, traquer l'orignal (élan) dans la forêt, pêcher de monstrueux brochets dans les rivières magnifiques.

On peut se vanter d'un bien-être et de richesses imaginaires sans faire de tort à personne. Si M. Constantin-Weyer eût borné là son jeu innocent, il n'y avait pas de quoi s'émouvoir... Mais les choses vont se gâter pour de bon...

Frédéric Lefèvre résume brièvement la splendide carrière militaire de l'ex-colon canadien et le montre sortant de l'hôpital en 1920, "ruiné complètement".

D'autres reporters plus documentés affirment que, revenu alors au Canada, il a trouvé ses propriétés saccagées, — et ce détail typique fait rapidement son tour de presse. Une revue très sérieuse écrit: "Quand il retourne à sa magnifique ferme de l'Ouest canadien, les



pirates de la prairie n'ont rien laissé de ses troupeaux". (*Revue française*, 8, décembre 1928).

Voilà une histoire qui devient terriblement suspecte. Lue à Paris, elle peut sembler dramatique et très couleur locale. A Winnipeg, elle est simplement cocasse et flaire son imposteur. Ces "pirates de la prairie", ce sont vraisemblablement les colons établis dans le voisinage de la "magnifique ferme" du "rancher" Constantin. Si nous allions leur faire une visite!...

J'ai l'avantage de posséder à Saint-Claude quelques bons amis qui se montrent d'une exquise obligeance et mettent tout en oeuvre pour faciliter mon enquête. La première chose que je constate, à peine débarqué dans cet intéressant patelin, c'est que le lauréat de l'Académie Goncourt n'y a pas précisément une bonne presse. On chercherait vainement un seul compatriote qui lui marque un peu de sympathie. L'un des notables du village m'explique:

— Sa belle attitude sur le front, connue et admirée ici, avait fait passer l'éponge sur de graves écarts de conduite d'autrefois. L'héroïsme du soldat avait racheté la désinvolture et la prodigieuse oisiveté de l'ancien fermier-rancher. Mais ses livres, où fourmillent les inexactitudes voulues, les vantardises insup-

portables, les détails obscènes, ont tout gâté. Quant à l'affirmation impudente des biens volés, vous comprendrez facilement qu'elle a mis le comble à la mesure. Nous lui rendons tous justice, ici, pour être parti dès la déclaration de la guerre remplir son devoir de Français et pour avoir déployé une bravoure admirable. Nous nous inclinons devant ce grand mutilé couvert de blessures et de décorations. Nous admirons l'énergie dont il a fait preuve en se réadaptant et en réussissant à percer parmi la masse des écrivains français d'aujourd'hui. Mais nous lui refusons le droit de se faire de la réclame à nos dépens et de chercher à bâtir son avenir en nous salissant. Il doit se rendre compte lui-même que ses livres, où il se vante de peindre notre milieu, ne peuvent que soulever le fou rire chez ses compatriotes du Manitoba...

En causant avec les anciens de l'endroit, il m'est facile de dresser l'inventaire des biens du plaignant, — non plus d'après ses dires et ses écrits tirés à des milliers d'exemplaires, mais d'après le cadastre et des titres bien établis, — de reconstituer sous leur jour réel et dépouillé de toute littérature ses dix années de séjour dans l'Ouest canadien.

M. Constantin-Weyer, volontairement ou non, antidate d'une année son émigration au



Canada. Ce n'est pas en 1903, — comme il l'a publié partout, — qu'il quitta la France, mais en 1904. L'"Halifax", sur lequel il fit la traversée, partit du Hâvre le 20 juillet et entrait dans le port de Québec le 3 août au matin. Je puis en témoigner avec certitude, ayant été l'un de ses compagnons de voyage.

Compagnon de voyage... c'est peut-être trop dire. J'ai beau fouiller mes souvenirs et passer en revue tous les jeunes gens de mon âge qui se trouvaient sur le bateau, je n'en trouve aucun répondant au nom et au signalement du futur auteur de l'*Epopée canadienne.* Mais un incident lugubre de l'arrivée m'est resté gravé pour toujours dans la mémoire. La veille du débarquement à Québec, l'"Halifax" fit escale à Grosse-Ile, où les officiers du service sanitaire devaient procéder à l'inspection de sa cargaison humaine. A la tombée de la nuit, nous vîmes transporter à terre, avec beaucoup de précautions, un passager gravement malade. Après vingt-sept ans, je me rappelle encore l'impression pénible ressentie parmi nous, à la vue de ce malheureux compatriote pour qui l'entrée sur le territoire canadien allait débuter par une rigoureuse quarantaine.

Ce passager anonyme que personne à peu près n'avait vu, c'était Maurice Constantin. Fort malmené dès les premiers jours par le

mal de mer, il avait ensuite contracté la fièvre typhoïde. Le médecin du bord l'avait tenu isolé dans sa cabine.

Aux premières pages de *Manitoba*, on peut lire un récit fort incomplet et assez peu fidèle de cette traversée. Selon son habitude, l'auteur s'y adjuge un rôle très avantageux, mais difficilement compatible avec l'état d'un pauvre garçon qui se débat entre la vie et la mort, dans l'étroite couchette d'une cabine exiguë, sur un navire durement secoué par l'ouragan.

C'est en septembre seulement que le convalescent, enfin libéré, peut prendre le chemin de Saint-Claude. Il y retrouve son camarade Raoul de Villario, frère du peintre René de Villario, et se fait héberger avec lui au presbytère. Un peu plus tard, les deux jeunes gens s'installent, tout près du village, dans un petit "chantier" où ils passeront l'hiver. Ils ont les poches bien garnies, ils sont pleins d'enthousiasme. On leur fait fête, on a de la considération pour ces fils de famille qui viennent se livrer à la culture comme du pauvre monde. La colonie tout entière, estime-t-on, ne pourra que bénéficier de leur établissement dans le voisinage.

L'année suivante, Mme Constantin-Bompart vient les rejoindre. C'est la veuve d'un ancien officier doublé d'un journaliste catho-



lique estimé. Elle est accompagnée de sa fille Daisy, qui va bientôt épouser Raoul de Villario.

Au printemps, les deux beaux-frères achètent une section de terre (640 acres), au sud du village, pour $6,000, dont ils paient la moitié comptant. Ils font aussi l'acquisition de chevaux et de machines aratoires pour un total de $1,750, payé de même comptant. Sur la ferme se trouve une habitation modeste qui reçoit les nouveaux propriétaires.

Dans les curieux chapitres de *Manitoba* où M. Constantin-Weyer décrit, avec la succession rapide des saisons, les divers travaux des champs dans l'Ouest canadien, ce sont les souvenirs de cette période qu'il évoque. Il y rend bien l'activité saine et féconde qui caractérise la vie agricole dans la prairie:

> ... J'ai préparé mes herses et mes charrues; j'ai raccommodé les harnais; j'ai vérifié les semoirs; j'ai criblé, puis formolisé le blé des semences; luisants d'avoine, piaffants, les gros chevaux "Clydes" pètent de graisse dans l'écurie... J'ai tâté du doigt la terre sur les labours. Elle est assez molle déjà pour que les sabots du semoir y tracent leur sillon. Demain, attelés chacun de quatre chevaux de front, mes trois semoirs et mes deux herses entreront dans l'immense carré de terre noire qui attend la semence qu'elle doit féconder. (page 22.)
>
> . . . .
>
> Derrière les herses s'envolent toutes les poussières de mes champs. Les chevaux tirent à plein collier; la fatigue de la terre molle vous prend aux genoux. Il va

falloir maintenant peiner des jours et des jours; et douze heures par jour... (on se demande pourquoi!) (page 24)

. . . .

... J'ai gardé mauvais souvenir de ces périodes de battage. Je me réservais d'ordinaire la tâche la plus pénible, celle de vider les sacs dans la grainerie... On travaillait de l'aube au crépuscule du soir, c'est-à-dire une douzaine d'heures, dans une poussière suffocante... Huit cents fois dans ces douze heures, il me fallait charger sur mes épaules, puis décharger cent cinquante livres de blé... Et cela durait cinq, six jours de suite. (page 40)

Il est intéressant de relire ces pages sur les lieux mêmes où ce labeur noble et productif s'est accompli avec un si bel entrain. Mais si, d'aventure, vous voulez les faire goûter aux habitants de Saint-Claude, vous serez accueilli par le plus formidable éclat de rire. Le coup des huit cents sacs de blé, surtout, obtient un succès énorme.

— Alors le fermier Constantin n'était pas le travailleur sans peur et sans reproche décrit dans ses livres?...

— Ah! pour ça non, par exemple! Jamais on ne l'a vu faire quoi que ce soit de sérieux sur la ferme. Cultiver la terre, soigner les animaux, c'était le travail des ouvriers qu'il employait. Lui, avait d'autres soucis. Levé à dix heures du matin, il partageait le reste de la journée entre la chasse ou la pêche et la

lecture. Sa bibliothèque était, paraît-il, fort bien garnie...

Ce mode d'exploitation agricole n'enrichit guère son homme, au Canada pas plus qu'ailleurs.

Après les battages, les deux jeunes colons, un peu désabusés, se rendent à Fannystelle, où ils songent à louer un hôtel. Ils y rencontrent un Canadien français de Somerset qui leur vend un étalon de race pure. Les voilà associés avec un cow-boy aventurier, — Léo Michaelis, — individu assez suspect, qui vient de débarquer à Saint-Claude un wagon de chevaux. Ils prennent à leur compte une écurie de louage. L'entreprise ne réussit pas. L'étalon s'avère mauvais reproducteur; il faut le revendre à vil prix. Après avoir empoché la part qui lui revient, Michaelis disparaît, emportant une somme assez rondelette, propriété de Mme Constantin mère. Il devait tomber, quelques années plus tard, sous les balles des douaniers américains en essayant de faire passer en contrebande une bande de chevaux des Etats-Unis au Canada.

La situation financière de la famille Constantin-de Villario est devenue difficile. Maurice traverse en France pour aller recueillir l'héritage d'un oncle décédé. Déception: le testament est bien en sa faveur, mais une clause accorde l'usufruit de la fortune à une

tierce personne qui ne manifeste aucune intention de mourir.

Entre temps, la terre a été louée à trois Bretons. En 1907, des difficultés très sérieuses s'élèvent entre l'un d'eux et Constantin. Au cours d'une violente discussion, le fermier saisit à la gorge son propriétaire et menace de l'étrangler. Maurice, pour se venger, met le feu à une meule de paille et laisse courir le bruit qu'il y a au préalable jeté le corps du malheureux, après l'avoir tué d'un coup de fusil. Grand émoi dans le petit village de Saint-Claude. Les sages branlent la tête en murmurant: "Ce n'est pas surprenant... Avec une tête brûlée comme Constantin, ça devait arriver!..." Dieu merci, le Breton reparaît sain et sauf... et les hostilités reprennent. Il finit pourtant par abandonner la ferme, que de Villario se mettra courageusement à ensemencer.

Mais ces 640 acres de terre sont un embarras et une lourde charge financière pour de si pauvres cultivateurs. Ils en vendent la moitié à un compatriote, Henri de Joncas, et achètent un quart de section en friche à dix milles au nord de Saint-Claude. L'année suivante voit la rupture de la raison sociale Constantin-de Villario. Maurice s'installe, avec sa mère, à l'Hôtel Commercial. Il met à profit ses loisirs pour visiter les métis des environs.

Il se complaît surtout chez Antoine Gosselin, de Haywood, dont il admire la magnifique insouciance, l'esprit frondeur et le talent de violoneux. (Ce type de métis se retrouve dans tous ses livres.) Il s'attarde aussi volontiers, à Saint-Daniel, dans une excellente famille métisse, — celle de la veuve Michel Proulx, — où l'attire une adolescente de seize ans, sérieuse et avenante.

De retour au logis, il jette à la hâte sur des feuilles volantes les observations — un mot pittoresque, un coin de paysage — recueillies au cours de la journée. Mais les courses au grand air creusent l'estomac. Avant de se mettre au lit, alors que tout le monde repose dans l'hôtel, il se glisse vers l'office et rafle le contenu des placards, — au grand désespoir du cuisinier qui trouve, le lendemain matin, ses provisions saccagées...

Cependant, les premières ébauches de l'*Epopée canadienne* commencent à se dessiner dans son esprit. A quelques intimes il dit: “Tu verras, mon vieux, plus tard, j'écrirai des livres sur le Canada!...” Ces confidences sont reçues avec le scepticisme qui convient. Ecrire, cela suppose un travail, et personne ne croit Maurice capable d'un effort quelconque.

III

Sur le "Ranch"

Le voilà pourtant qui prend tout à coup une résolution énergique. En 1909, il va s'établir sur la terre du nord qui lui est échue en partage lors de la rupture avec son beau-frère. Sa mère l'y suit, avec un ménage de métis.

A cette époque, l'endroit était d'aspect sauvage et difficile d'accès. Aujourd'hui, toute la région est colonisée et l'on s'y rend en quelques minutes. Après avoir filé droit au nord du village, nous contournons un petit lac sur les rives duquel pousse un foin abondant. De l'autre côté de la nappe d'eau, surgit tout à coup une petite maison de ferme qu'encadre un bois de trembles vigoureux.

— Nous y voilà! me dit-on. C'est le "ranch"!...

Sur le bord de la route, voici une modeste école rurale en planches, proprement peinte en blanc, comme l'on en rencontre si fréquemment dans les campagnes de l'Ouest. Avant

de la dépasser, nous prenons à gauche un étroit chemin tracé à travers la broussaille. Notre automobile débouche presque aussitôt dans la cour de la ferme, jetant l'alarme parmi la population paisible des animaux domestiques. De jeunes veaux esquissent un galop furieux pour fuir les intrus que nous sommes et se retournent pour nous fixer de leurs yeux intelligents. Une bande de porcelets, pressés les uns contre les autres, tournent en rond dans un coin et grognent leur émoi — ou leur contentement. Un dindon, roi de la basse-cour, — est-ce pour nous souhaiter la bienvenue? est-ce pour rassurer la menue volaille qui l'entoure? — fait la roue et gratte consciencieusement le sol. Mais le premier moment de surprise passé, tout ce monde reprend vite une attitude paisible et hospitalière.

Une femme est sortie de la maison. Un salut bref, et la voilà qui disparaît au fond de la cour. Nous l'entendons qui appelle son mari occupé au champ.

J'examine le paysage et je reconnais le décor de la *Nuit canadienne (Cinq éclats de silex)*:

> Au sud-est, la vue s'étendait sur un horizon de marais, coupé d'îlots brisés... L'herbe était plus jaune aux endroits secs, plus bleue dans les bas-fonds.
>
> Quatre grandes mares, pleines de reflets mobiles, écoutaient sagement le bavardage des canards, s'amu-

saient du plongeon des poules d'eau, et jouissaient, le soir, du ballet des moustiques. (page 9)

Par contre, la maison que voici est celle qui figure dans *Manitoba* et que son propriétaire a sauvée, non sans peine, d'un terrible incendie déchaîné alentour:

En 1909, établi au sud d'une corne de bois, au nord d'une prairie vierge encore, j'avais à peine pu cerner de trois raies de charrue une petite maison de planches et une écurie en troncs d'arbres grossièrement équarris, que j'avais construites de mes mains. J'y habitais avec ma mère... (page 47)

Nous pénétrons à l'intérieur du logis et le maître de la ferme, M. Victor Boulangeot, nous y rejoint. C'est un Vosgien, petit de taille, mais plein d'énergie et de ténacité. Seul un rude travailleur comme lui pouvait s'attaquer à une terre aussi fortement boisée et la mettre dans l'état de rendement où elle se trouve aujourd'hui. Ce fils de la frontière a fait toute la guerre, d'où il a eu la chance de revenir sain et sauf.

En entendant prononcer le nom de Constantin, il sourit et hoche la tête.

— Cette terre lui a bien appartenu, dit-il. C'est de lui que je l'ai achetée à mon arrivée à Saint-Claude, en 1911. La maison n'a pas changé, sauf que j'ai transformé le toit, qui était à une seule pente, en un toit à pignon.

— A-t-elle été construite par Constantin lui-même?

Mon interlocuteur me regarde avec son sourire un peu moqueur qui semble dire: "On voit bien que vous ne l'avez pas connu!..." J'en conclus que des nombreuses maisons en troncs d'arbres qu'il se flatte d'avoir édifiées de ses mains, — pas moins d'une demi-douzaine, — aucune n'eut vraiment cet honneur.

— Avait-il défriché un peu de terrain, pendant les deux ans qu'il passa ici?

— Pas un pouce, monsieur! Il n'avait pas même eu le courage de donner un coup de bêche pour se faire un petit jardin!...

Evidemment, M. Boulangeot n'a pas une très haute idée du premier occupant de son domaine.

— Alors, le ranch seul l'intéressait?...

Là-dessus, mes deux compagnons s'esclaffent et demandent en même temps:

— Mais il n'avait pas d'animaux?...

— Non, mais il gardait ceux des cultivateurs des environs.

Voici donc l'explication des centaines de bêtes à cornes qui évoluent dans *Clairière* et donnent à l'auteur figure de rancher opulent.

Dans *Napoléon*, M. Constantin-Weyer fait

connaître l'industrie spéciale à laquelle se livre le père de son héros:

> Tout l'été, Jérémie faisait le métier de garder les vaches des fermiers qui commençaient seulement à arriver dans le pays... Hormidas et Jérémie partaient sur leurs poneys. Ils demeuraient absents plusieurs jours. Ils revenaient avec cent cinquante ou deux cents bêtes et Jérémie touchait une "piastre" (un dollar) par tête, pour les garder jusqu'après les moissons.
>
> En fait, c'était Hormidas qui gardait la "herd" (le troupeau)... (pp. 41-42)

Eh bien! c'est exactement la profession de Jérémie La Ronde qu'exerçait sur son "ranch" Maurice Constantin. Lui non plus, ne gardait pas le troupeau. Il le faisait garder par un métis. Métier de gagne-petit, auquel il s'endettait de plus en plus. Nous sommes loin de la "vie large et facile" affichée dans les colonnes des *Nouvelles littéraires,* et décrite avec tant de complaisance dans *Napoléon* et *Clairière.*

Les dernières pages de ce récit autobiographique nous montrent l'auteur — nouveau père Chapdelaine — quittant son domaine pour fuir la civilisation, laissant les nouveaux venus défricher en paix "cette clairière où il a passé de royales années de sa jeunesse".

> Ces hommes sont de la race des colons, et leur destin est de mettre en valeur des terres de tout repos. Moi, je suis de la race des pionniers, et ma façon de servir est de devancer les autres hommes dans la solitude... (p. 252)

La vérité est que Constantin fut chassé de cette ferme non par son amour de la solitude, mais plus prosaïquement par les dettes... Une première fois, pressé par ses créanciers, il avait dû en céder une portion pour se libérer de charges trop lourdes. Sa transaction avec M. Boulangeot le laissa sans terre et sans le sou.

— Il toucha cependant le prix de la vente. N'avez-vous pas dit que vous aviez payé argent comptant?

— C'est bien avec lui que je conclus le marché, mais je versai l'argent en d'autres mains... On m'avait prévenu d'en agir ainsi par prudence... Il y avait aussi dans la cour quelques machines agricoles impayées, dont la vente ne lui donna rien.

— Et qu'est devenu Constantin après avoir vendu son ranch?

— Mon Dieu! je l'ai à peu près perdu de vue depuis ce moment. Sa mère et sa femme, qui venait d'avoir son premier enfant, sont demeurées quelques mois ici. Je leur avais laissé l'usage de la cabane où logeait le ménage métis, ici, tout à côté. (Elle est démolie depuis deux ou trois ans.) Constantin n'y apparaissait qu'à de rares intervalles. Que faisait-il entre temps? Je l'ignore. Il était dans le dénuement le plus complet. Avec cela, d'une paresse dont on n'a pas idée... Il n'avait même

pas le coeur de se préparer une petite provision de bois pour l'hiver. Au fur et à mesure du besoin, il allait chercher une perche de tremble sec qu'il coupait hâtivement devant la porte. Pendant ses nombreuses absences, les deux femmes devaient compter sur la charité du voisin pour ne pas geler de froid dans leur pauvre chaumière... Un jour, elles me demandèrent de les transporter à Saint-Claude et je chargeai sur ma charrette leur maigre mobilier. La fierté de Mme Constantin mère se révoltait à la pensée d'arriver au village dans un char tiré par des boeufs. Avec les dix milles d'ornières de notre chemin d'alors, c'était le seul attelage possible. Elle dut se résigner.

Nous venons de voir M. Constantin marié et père de famille. C'est, en effet, à la période du séjour sur le ranch du nord que se rattache son mariage avec une jeune métisse de Saint-Daniel.

Les registres de cette paroisse attestent que Maurice Constantin, âgé de vingt-neuf ans, né à Bourbonne-les-Bains (France) et domicilié à Saint-Claude, Manitoba, fils d'Alphonse-Marie-Louis-Xavier Constantin et de Marie-Amélie Bompart, épousa, le huitième jour de novembre mil neuf cent dix, dans l'église de Saint-Daniel, Dina Proulx, âgée de dix-huit ans et domiciliée à Saint-Daniel, fille de Michel

Proulx et de Marie-Domitille Ritchot, en présence de Daisy de Villario et de Raoul de Villario. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par l'abbé Maurice Pierquin, curé de Saint-Daniel, aujourd'hui curé de Laurier, dans le diocèse de Winnipeg.

M. Constantin-Weyer qui, dans ses livres, s'attribue si volontiers de curieuses aventures sentimentales imaginées de toutes pièces, ne souffle mot nulle part de cette union contractée en bonne et due forme. Il a cependant su tirer un heureux parti littéraire de son expérience conjugale. Dans *Un homme se penche sur son passé,* Monge épouse sans raison Hannah O'Molloy. Les malentendus surgissent bientôt entre le Français et l'Irlandaise, au point d'entraîner une rupture mouvementée. Ce n'est un mystère pour personne à Saint-Claude que l'auteur, en imaginant ce conflit, s'est inspiré de sa propre situation matrimoniale d'avant-guerre.

De son mariage avec Dina Proulx, l'auteur de l'*Epopée canadienne* eut trois enfants: une fille et deux garçons, dont le dernier, né après le départ du père pour l'armée, mourut à l'âge de cinq ans. La grand'mère emmena les deux autres en France en 1919.

Quant à la mère de ces enfants, on ne l'a pas jugée digne de traverser l'océan. Elle est

aujourd'hui à Winnipeg, vivant de la charité publique.

La période qui suit son mariage et la vente du ranch est la plus dure dans la vie de Constantin. Pendant trois ans il va se débattre dans une misère noire. En 1912, après de longues recherches, il réussit à décrocher une place de commis de magasin à Morris; mais la nostalgie du grand air et de l'oisiveté l'éloigne vite du comptoir. L'année suivante, nous le retrouvons à Portage-la-Prairie, dans la famille de sa femme, que soutient le travail de son frère. Il vit le plus longtemps qu'il peut à leurs crochets. L'hiver qui suit, il s'engage comme porte-chaîne dans une équipe d'arpenteurs. Sa dernière occupation connue est celle d'agent pour la vente des lots de la ville naissante d'Hudson Bay Junction. Mais ces maigres travaux intermittents n'arrivent pas à le mettre en état de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. De temps à autre, il fait une brève apparition à Saint-Claude, dans le but de soutirer un peu d'argent à sa mère qui vit modestement de sa pension de veuve d'officier.

Ce n'est pas pour le plaisir malicieux d'accabler un homme irrémédiablement pauvre et misérable que nous donnons tous ces détails; mais on n'a pas oublié le tableau vraiment trop flatté de la situation prospère que

s'attribue M. Constantin-Weyer au moment de son départ pour la guerre et l'accusation formelle de vol portée contre ses compatriotes de Saint-Claude. Par simple souci de la justice et de la vérité, nous tenons à établir qu'en août 1914, depuis trois ans déjà sa position sociale était celle du plus authentique prolétaire, sans un sou vaillant de bien sous le soleil. S'il est revenu au Canada en 1920, comme il l'a laissé dire, il ne s'est pas montré à Saint-Claude, où rien ne pouvait l'attirer. Pure légende que cette histoire du rancher Constantin ruiné par la guerre! (1)

(1) Cette légende ne s'est pas créée, comme on pourrait le croire, en dehors de lui, par le hasard des circonstances. Il en a été le propre artisan, il est entré magnifiquement dans la peau de son personnage. L'un de ses derniers ouvrages, "P. C. de Compagnie", relate longuement ses démêlés personnels avec le général Sarrail à l'armée de Salonique. On peut y lire ce propos que le lieutenant Constantin, en février 1917, assure avoir tenu "avec assez de défi dans le ton", à son supérieur qui le visitait dans la prison où ce dernier l'avait fait incarcérer:

— Oh! mon général! si j'avais jamais douté de la justice des officiers français, je n'aurais pas abandonné tout ce que j'avais au Canada pour venir me battre en France, où je ne possède, après tout, qu'un caveau de famille. (page 104)

Dans un chapitre précédent, il avait déjà écrit sans broncher: "J'étais venu d'Amérique, abandonnant là-bas tout ce que je possédais". (page 67)

IV

Une autre légende

En réalité, la guerre fut pour lui un grand bienfait; elle lui permit de sortir honorablement d'une situation inextricable et de trouver un nouveau champ d'action plus propice à ses aptitudes et à son tempérament.

Cependant les Français de Saint-Claude ont peu goûté la mise en scène puérile dont il entoure son départ. Il se représente chevauchant "des milles et des milles à travers bois", — le bras droit en écharpe à la suite d'une ruade de cheval, — pour aller guetter l'arrivée d'un train qui lui apportait des nouvelles, puis faisant figure de héros incompris auprès de voyageurs qui l'estiment fou de partir alors que rien ne l'y oblige.

Cet incident de bras cassé remonte à deux ou trois ans au moins avant 1914, à l'époque où Constantin pouvait encore disposer d'un poney sauvage. Il s'agissait, au reste, d'une simple foulure à la suite d'une chute banale.

(Disons en passant que ce singulier cow-boy a laissé la réputation d'un assez pauvre cavalier.) Au moment de la déclaration de guerre, il se trouvait au village de Saint-Claude, que dessert le chemin de fer du Pacifique Canadien. Cette chevauchée ne peut donc trouver place ici. Et ce bon Français ne partit pas seul, comme il le laisse entendre. Il faisait partie d'un premier contingent de trente-cinq hommes de sa localité, auxquels la population émue offrit un banquet. Pas un seul des compagnons qui s'assirent à table à ses côtés, qui firent avec lui le long trajet inoubliable par terre et par mer, n'a gardé le souvenir de ce fameux bras en écharpe. J'ai d'ailleurs sous les yeux en ce moment une photographie prise le même jour qui montre un bras droit parfaitement valide.

Nous avons là, saisi sur le vif, l'un des procédés favoris dont use M. Constantin-Weyer à travers toute son oeuvre.

Auprès de ses camarades gens de lettres et du public qui le lit, il poursuit simplement le rôle de "bluffer" impénitent qu'il soutint envers et contre tout pendant ses dix années de séjour au Manitoba. Avec cette différence appréciable qu'il a la partie beaucoup plus belle en France. Pensez donc: un homme qui arrive du fond du Canada et qui raconte ses aventures sur un ton parfaitement dégagé, sans

affectation aucune, comme s'il s'agissait d'un autre! A beau mentir qui vient de loin...

Quelques extraits d'un article de M. Valery Larbaud, — l'un de ceux qui l'ont lancé dans la carrière d'écrivain, — vont nous révéler à quel point il réussit à faire marcher même ses amis intimes:

Enter Maurice Constantin-Weyer, apparence solide, pas très haut, figure ronde, d'un rose bon teint, tirant sur le rouge. Ce sont les hivers du Manitoba qui ont tanné ces joues et **les vents du cercle polaire** qui ont fixé cette teinte de feuille d'érable à l'automne dans le grain de la peau... Yeux clairs, yeux français, couleur de noisette, mais qui ont gardé un peu du reflet des ciels et des lacs canadiens. Il s'assied lentement, avec un plaisir plus ou moins visible selon la qualité du fauteuil qu'il est capable, mieux que nous d'apprécier, parce qu'il a passé beaucoup d'années aux déserts et dans les solitudes, et qu'il s'est **plus souvent assis sur la terre ou sur le roc que sur une chaise...**

... Il parle. Avec lenteur. Cherchant ses mots. Les choisissant délibérément. Les débrouillant avec attention. "Comment?" Les débrouillant avec attention parce que **(because)**, vous savez **(you know)** ils, ses mots, se présentent quelquefois en anglais; ou encore **dans un des dialectes indiens qu'il a longtemps parlés:** le cris, peut-être, ou, si cela existe, l'esquimau — oui, ça existe et s'appelle **l'innuit.** Pas trace d'affectation, nulle pose, dans cette conduite, pleine de retards et de loisir, de sa parole, — "comment?" — mais notre imagination nous suggère une explication comme celle-ci: le fait d'avoir vécu longtemps loin de la France et dans un pays où plusieurs races se côtoient, se coudoient, où les domaines linguistiques se chevauchent...



... Quitter Paris, lâcher l'Europe! Maurice Constantin-Weyer réalisa ce rêve. Et il choisit comme lieu de résidence le Canada, et dans le Canada cette province du Manitoba, la plus centrale...

D'ailleurs, il n'y passa pas les douze années que dura son séjour en Amérique; le Manitoba fut son port d'attache, son quartier général, mais ses courses s'étendirent du Cercle polaire au Mexique. Et l'élevage, l'agriculture, la colonisation et l'exploration ne l'éloignèrent pas des Lettres. Il acquit une culture littéraire anglaise fort étendue, et il donna, à des journaux franco-canadiens, des chroniques qui furent pour lui, à son insu, la préparation de ses ouvrages futurs. (Les "Nouvelles littéraires", 8 septembre 1928.)

Je ne voudrais pas faire de peine à M. Valery Larbaud, dont la bonne foi est évidente; mais le portrait qu'il trace de son ami nous transporte dans les plus hautes sphères de la fantaisie.

Constantin, un grand voyageur dont les courses s'étendirent du Cercle polaire au Mexique, pour qui le Manitoba ne fut qu'un port d'attache entre deux randonnées!... Ses dix années de séjour au Canada, il les vécut entièrement à Saint-Claude ou dans le voisinage immédiat. Jamais il ne sortit de la province et ne se risqua dans les "déserts", loin de la civilisation et des sièges confortables. La Saskatchewan et l'Alberta, tout à côté, dont il parle forcément dans ses livres, sont pour lui terre inconnue. Le Québec et l'Ontario, il en traversa une partie en chemin de fer, comme

tous les immigrants qui se dirigent vers l'Ouest. Ces mémorables explorations, ces périlleux voyages par les solitudes glacées qui lui ont donné tant de prestige auprès de ses contemporains, M. Constantin-Weyer ne les a accomplis qu'en imagination... Dans un pays aussi vaste où le moindre déplacement oblige à franchir de grandes distances, il fut un casanier d'une espèce plutôt rare.

Cette habitude de s'exprimer en hésitant, en cherchant ses mots, il ne l'a pas contractée à vivre parmi une population bigarrée aux langues multiples. C'était déjà la caractéristique de son parler alors que, nouvellement arrivé de France, il ne fréquentait que ses compatriotes de Saint-Claude. Et surtout, n'allez pas croire, monsieur Valery Larbaud, que ses mots se présentent "dans un des dialectes indiens qu'il a longtemps parlés". Votre ami n'a jamais su le cris, ni le sioux, ni le montagnais, ni l'innuit, — pas plus que vous et moi. Sa femme elle-même, bien que d'origine crise, ignorait la langue de cette tribu. Le cas est très fréquent aujourd'hui chez la nouvelle génération des métis qui se trouvent mêlés aux blancs.

A propos de la carrière journalistique dans l'Ouest du futur écrivain, nous sommes en présence de deux versions également fausses. Il ne fit du reportage ni pour des jour-

naux franco-canadiens, ni pour des journaux anglais. Notons simplement pour mémoire qu'après le départ de son fils, Mme Constantin mère collabora quelque temps à la *Libre Parole*, une feuille de Winnipeg aujourd'hui disparue.

Mais si M. Constantin-Weyer joue ainsi ses lecteurs, si ses expériences comme fermier, cow-boy, trappeur, marchand de chevaux, journaliste, se réduisent à si peu de chose, comment a-t-il réussi à donner dans ses livres cette impression du vécu relevée par tous les critiques et qui lui a valu tant de succès?

Poser la question n'est pas amoindrir — bien au contraire — son talent d'écrivain. Nous sommes en présence d'un cas de supercherie, d'ailleurs légitime, dont l'histoire littéraire offre plus d'un exemple. Et puisque c'est du Canada qu'il s'agit, comment ne pas évoquer le souvenir de Chateaubriand qui, plus d'un siècle avant l'auteur de *Clairière*, passa quelques mois en Amérique et en rapporta un immense butin, — de quoi alimenter toutes les oeuvres de sa vie, — en s'aidant d'une documentation habilement empruntée ici et là.

M. Constantin-Weyer, lui non plus, ne manque ni de lecture ni d'imagination. On croit avoir affaire à un voyageur qui fait un récit. Il n'y a pas à s'y tromper, semble-t-il,

c'est bien quelqu'un qui raconte ses aventures. Mais non, le rancher canadien qui se met en scène est un personnage fabriqué de toutes pièces, ou à peu près. Les excursions hardies du trappeur à travers les plaines du "grand silence blanc" sont des réminiscences de Jack London, J.-O. Curwood, Frédéric Rouquette et autres. Les exploits du cow-boy sont ceux qu'il a recueillis de la bouche d'un Michaelis ou d'un Napoléon La Ronde. Bref, cet écrivain est mieux qu'un simple narrateur de choses vécues: c'est un créateur.

Mais il y a plus de risques aujourd'hui qu'à l'époque de Chateaubriand à découvrir un coin ignoré du Canada. Sans nier le talent descriptif de M. Constantin-Weyer, qui est réel, les lecteurs de l'Ouest ne sont guère enclins à reconnaître en lui un peintre fidèle et impartial de leur pays. En passant à travers le prisme de sa personnalité, l'image nous en arrive singulièrement déformée et outrageusement tendancieuse. Aucune oeuvre ne porte mieux la marque de son auteur. Ceux qui l'ont connu le retrouvent tout entier dans ses livres. Il reste, la plume à la main, — et plus que jamais, — l'incorrigible hâbleur qu'il fut toujours. Ce colon manqué, qui échoua piteusement par sa faute et se vit dépouiller de tout, se pose en gentleman-farmer indépendant de fortune. Ce paresseux notoire, que la lutte

pour la vie trouva complètement désarmé et qui se révéla incapable de subvenir à ses propres besoins, vante sans cesse ses succès, son habileté professionnelle, son ardeur au travail. Il pousse l'audace jusqu'à se faire le chantre de l'énergie, de la volonté et de la discipline morale!

Est-il besoin de dire qu'il aborde l'histoire de l'Ouest avec une extraordinaire désinvolture, sans s'être donné la peine de l'étudier?

Ses rancunes et ses déboires personnels se reflètent naturellement dans tout ce qu'il écrit. Il traite sans ménagement les métis, attribuant sans hésiter à la race entière les défauts qu'il a rencontrés chez quelques-uns. Les Bretons et les Canadiens français ne sont guère mieux partagés. La famille Constantin, très aigrie par l'insuccès de sa tentative pour conquérir la fortune au Manitoba, semblait vouloir rendre les braves gens de Saint-Claude responsables de la gêne humiliante dans laquelle elle se débattait. C'était un jeu quotidien, à la maison, de critiquer à tort et à travers. On s'essayait à trouver les expressions les plus moqueuses et les plus cinglantes à l'adresse des connaissances et des voisins. Mme Constantin mère, que hantait le souvenir de son aisance passée, se montrait particulièrement âpre dans ses propos. Les notes de Maurice qui ont servi de base à l'*Epopée canadienne* portaient la

marque de cet état d'esprit. Il y entrait beaucoup de son désenchantement et de sa rancoeur contre le destin. On s'explique alors la malveillance à peine déguisée contre les métis et contre toute la population de l'Ouest qui caractérise ses premiers ouvrages. Seul le succès littéraire atténuera un peu par la suite ce sentiment. Et puis, à force de l'écrire, l'auteur a si bien réussi à se persuader que ses années du Manitoba ont été les plus belles de sa vie, qu'il n'a plus guère de raison d'en vouloir à personne.

Vraiment, c'est à Saint-Claude, — sur le "ranch" de M. Constantin-Weyer, — qu'il faut aller pour découvrir la clef de son oeuvre. Cette visite nous en apprend plus long que toutes les études des maîtres de la critique et que toutes les confidences des *Nouvelles littéraires*.

V

L'art d'accommoder les restes

Quel que soit le jugement que l'on porte sur l'écrivain, on doit admettre qu'il a réussi à faire entrer l'Ouest canadien dans la littérature française. Il y avait eu avant lui de timides essais, éparpillés, sans relief suffisant pour s'imposer. L'auteur de *Manitoba,* en exploitant cette veine avec méthode et persévérance, a forcé l'attention du public et s'est campé en maître dans un domaine bien à lui.

Son tableau d'ensemble de l'Ouest est faux et inacceptable, — nous dirons pourquoi, — mais il offre de nombreux petits fragments que l'on peut admirer sans réserve. On tirerait de ses livres un recueil de brefs morceaux choisis auxquels il y aurait peu à reprendre. M. Constantin-Weyer est un visuel, un descriptif et un conteur. De quelques coups de plume, il croque un coin de paysage et le place littéralement sous nos yeux. La faune et la flore de l'Ouest canadien n'ont pas de secret pour

lui. Il nous associe à la vie de la forêt, de la prairie, du lac peuplés de bêtes et de cris. Les personnages qu'il met en scène agissent et parlent le plus souvent au naturel. Quand il veut bien délaisser les épisodes scabreux et les propos outrés pour s'attacher à la peinture réaliste des minces événements journaliers du monde des métis ou des colons, il lui arrive de se révéler tout à fait excellent.

Cependant, même dans ses meilleures pages, on sent l'écrivain improvisé, qui s'est lancé dans la carrière un peu au petit bonheur et sans grande préparation. Nous dirons même sans préparation aucune pour ce qui est des romans d'histoire. Son premier livre, *Vers l'Ouest* (1922), qu'il publie à 41 ans, et les deux ou trois autres venus après trahissent maintes gaucheries de débutant qui agacent tout d'abord, et qu'un simple correcteur d'épreuves compétent eût d'ailleurs pu nous épargner. Par la suite, ces légers défauts se sont atténués, bien que notre auteur soit demeuré l'ennemi des règles et des conventions.

Mais ce novice est fort habile à sa manière. Il excelle, par des procédés ingénieux, à multiplier les volumes en utilisant un minimum de matériaux. Il fait songer à ces cuisinières qui sont de vrais trésors de famille, grâce à leur art d'accommoder les restes et de

servir plusieurs fois le même plat adroitement camouflé.

On peut dire de *Vers l'Ouest*, qu'il est le seul livre vraiment original de M. Constantin-Weyer. Tous ceux qui viendront par la suite s'en inspireront plus ou moins.

Deux ans après paraît *Manitoba* (1924). Le lecteur constate avec surprise que d'importantes tranches du premier ouvrage ont été simplement transportées dans le second. Ainsi, le chapitre IV de ce dernier, intitulé *L'Automne*, qui comprend treize pages, en emprunte neuf à *Vers l'Ouest*. Il s'agit d'une expédition d'arpentage conduite par Smith, vers 1860, avec deux jeunes métis. Cinquante ans plus tard, c'est Maurice Constantin, flanqué de trois métis, qui va faire la même besogne ardue (on est en plein hiver) et jouir du même spectacle de la nature dans les mêmes parages. Chose renversante, deux de ses aides portent les mêmes noms et sont évidemment les mêmes que ceux de l'arpenteur Smith, un demi-siècle auparavant!

Il y a là une description, d'ailleurs minutieusement exacte, du travail des rats musqués, "ces jolis petits diminutifs de castors"; mais dans la transposition de la page d'un livre à l'autre, la *queue* du rat s'est fort malencontreusement muée en *gueule!* Une vraie

catastrophe pour le lecteur canadien, qui ne reconnaît plus l'intéressant petit animal.

Les six premières pages du chapitre suivant, *L'Hiver*, sont également la reproduction littérale du chapitre VIII de *Vers l'Ouest*. C'est la même expédition d'arpentage qui se poursuit. L'auteur y tient le rôle de Smith; comme lui il a les yeux gelés et reste trente-six heures aveugle.

M. Constantin-Weyer ne fait jamais une trouvaille sans l'exploiter à fond. Les parties originales de *Manitoba* seront utilisées de nouveau dans les oeuvres qui suivront. Deux couplets printaniers sur les poules de prairies et le langage des loups figureront dès l'année suivante dans la *Bourrasque* (1925). La description de la pêche sur le lac Manitoba fera aussi double emploi et servira pour *Un homme se penche sur son passé* (1928).

L'intrigue se réduit à fort peu de chose dans les romans de l'*Epopée canadienne*. Là aussi, on pratique l'art d'économiser le matériel. C'est ainsi que l'affabulation de la plus grande partie d'*Un homme se penche sur son passé* est calquée sur celle de *Vers l'Ouest*. L'auteur n'a fait qu'adapter une même situation à deux époques et à deux milieux différents, avec les quelques variantes indispensables.

Dans *Vers l'Ouest*, l'action se passe chez les métis de la Rivière-Rouge, vers le milieu du XIXe siècle. Jérémie Dubois s'est épris de Flora Lespérance. Il est agréé du père de la jeune fille, mais la mère lui fait une opposition violente et encourage un rival, Charlie Leslie. Pour gagner l'argent nécessaire à la fondation de son foyer, Jérémie s'engage, avec son ami MacDougg, à suivre l'arpenteur Smith dans le Nord pour la saison d'hiver. L'Anglais y meurt de froid. Les deux métis font à son corps un cercueil de glace et le ramènent au Fort Garry pour lui procurer une sépulture chrétienne. Entre temps, Charlie a séduit Flora. Jérémie lui administre une bonne volée, prend l'enfant à son compte et épouse la jeune métisse. Au cours d'une expédition contre les Sioux, l'amoureux évincé tire sur son rival, qu'il manque, et tombe peu après sous les coups des sauvages.

Un homme se penche sur son passé. L'action se passe au Manitoba et dans la Saskatchewan, au commencement du XXe siècle. Un jeune Français, Monge, fait la connaissance d'une famille irlandaise, les O'Molloy. Il s'éprend de l'aînée des filles, Hannah, et supplante un compatriote de cette dernière, Archer. On devine l'hostilité sourde de la mère. L'hiver venu, Monge part pour le Nord où il va faire la traite des fourrures. Il accepte pour compagnon un autre Français, Paul

Durand, qui aime la soeur d'Hannah et veut amasser un peu d'argent pour s'établir en ménage. Ce dernier a les poumons gelés et succombe à cinq cents milles du monde civilisé. Monge fait à son corps un cercueil de glace et le ramène au prix d'efforts surhumains. Un missionnaire rencontré en route donnera au mort la sépulture chrétienne. Monge revient chez les O'Molloy et épouse Hannah qui, bientôt, le trompe avec Archer. Au cours d'une partie de chasse, l'Irlandais tire sur le Français et le manque. Celui-ci désarme son ennemi, mais sa femme l'accuse d'avoir voulu tuer son amant et c'est lui qui passe quelque temps pour l'assassin dans le milieu hostile des O'Molloy...

Un écrivain a toujours le droit de se plagier, à ses risques et périls. Alors qu'il avait encore peu de lecteurs, M. Constantin-Weyer pouvait le faire sans grand risque pour sa réputation. Plus tard, il a renoncé à cette tentation de débutant; mais il n'a pas réussi à se renouveler ni à élargir son tableau de l'Ouest, qu'il présente toujours sous le même aspect étriqué et conventionnel. *Cinq éclats de silex* (1927), que d'aucuns estiment son chef-d'oeuvre, ne tranche sur les livres précédents que par un réalisme plus brutal et des situations plus risquées. Quant à *Clairière* (1929), on peut y voir une reprise, dans leurs parties

essentielles, de *Manitoba* et de la *Nuit canadienne* des *Cinq éclats de silex*, — une reprise mieux ordonnée et convenablement expurgée. Avec *Napoléon* (1931), nous retombons dans les histoires de cow-boys et de maquignons d'*Un homme se penche sur son passé.* Bien contées, elles sont toujours amusantes; mais l'auteur en met décidément trop à son crédit personnel, ce qui nous gâte beaucoup le plaisir.

Inutile de chercher bien loin le fonds d'inspiration de tous ces récits. Il est emprunté, pour une bonne part, au répertoire spécial d'aventures du Far-West, qui alimente depuis un quart de siècle le cinéma et le magazine américains à l'usage de la jeunesse et de la classe populaire.

Mais M. Constantin-Weyer y introduit un élément nouveau très caractéristique qui réussit à donner le change. Son procédé, toujours le même, ne manque jamais son effet. Il se met hardiment en scène partout et s'adjuge un rôle savamment étudié qui autorise toutes les audaces. La merveilleuse légende tissée autour du nom de l'écrivain est si bien accréditée, que le moindre doute n'a jamais effleuré l'esprit du lecteur le plus perspicace. Même si cela frise l'invraisemblable, il est impossible de s'insurger. N'a-t-on pas affaire à un voyageur d'une espèce unique, qui est allé partout, qui

a tout vu, qui ne se vante jamais et ne raconte que ses propres aventures?...

L'histoire du fameux cercueil de glace traînait depuis longtemps déjà dans la littérature yankee de quinzième ordre, quand il l'a recueillie pour en faire l'usage que l'on sait.

La nouvelle le *Danseur rouge,* sa dernière production dans le genre mélodramatique américain, montre le parti qu'il peut tirer du sujet le plus banal en se mêlant lui-même aux personnages.

Tous les habitués du cinéma ont pu voir ce film, dont le titre m'échappe. Un impresario en vacances, découvre par hasard, dans une région reculée, une jeune Indienne en train d'exécuter une danse qu'il apprécie en connaisseur. Il réussit à l'amener à New-York, où elle fait fureur dans un numéro sensationnel de music-hall. Cette brillante carrière théâtrale a son dénouement obligatoire dans une quelconque intrigue amoureuse. La fille des bois se révèle naturellement aussi rouée et aussi irrésistible qu'une simple star de race blanche.

En s'appropriant ce scénario, M. Constantin-Weyer change le sexe du premier rôle. Il en fait un sorcier, un "fort de médecine", — le Castor, — qui lui a sauvé la vie à lui-même un jour qu'il allait mourir de faim, de fatigue

et de froid, "au milieu des forêts qui s'étendent entre le lac Abitibi et la baie d'Hudson." Les deux hommes se sont liés d'amitié. En admirant l'art extraordinaire du danseur, l'écrivain se demande "quel effet prodigieux il ferait sur nos scènes civilisées".

Ce malin préambule, situé dans un pays où l'auteur n'a jamais mis les pieds et dont il écorche le nom (il écrit Abbitibi), — mais si conforme à la légende Constantin-Weyer, — va donner à tout le récit une couleur et une vraisemblance indiscutées.

Ne pouvant exploiter lui-même sa découverte, le trappeur-explorateur se contente d'en parler négligemment à un Canadien de Montréal, recruteur de girls pour petits théâtres. Quelques années plus tard, le Castor triomphe à Paris, après un stage à New-York. On l'y voit flanqué de son ancien protégé de l'Extrême Nord, qui assiste impuissant au drame passionnel qu'il a seul prévu et que rien ne pouvait détourner.

Cette nouvelle prétend nous faire pénétrer la vraie psychologie indienne, dont l'écrivain, grâce à son passé bien connu au Canada, est un spécialiste éminent.

Il y a des gens qui se vantent gauchement et se trahissent dès les premiers mots. M. Constantin-Weyer, lui, est passé maître dans

l'art du bluff. Il est presque impossible de le prendre en défaut. A propos d'une explication délicate avec une petite sauvagesse, il avoue modestement qu'il parle assez mal le chippewayan. C'est une manière habile de souligner qu'il s'exprime moins imparfaitement dans les autres dialectes indiens. Ce polyglotte qui maîtrise l'anglais, l'allemand et le provençal, ne songe pas à en tirer vanité, — et cela se comprend. Quelle espèce d'originalité peut conférer la connaissance de ces langues utiles? Parlez-moi du sioux, du cris, du chippewayan et de l'innuit! Avec ces idiomes d'une richesse incomparable, réservés à une élite rare, on se classe tout de suite à part, on se spécialise, on se fait un nom dans la littérature.

Les relations de l'auteur de *Napoléon* avec les Indiens du Canada se résument à ceci: il a pu, comme tout le monde, en apercevoir quelques-uns dans les rues de Winnipeg et de Portage-la-Prairie, ou aux alentours de quelque réserve. C'est ce qui lui confère son autorité pour en parler *ex cathedra*.

Otez de l'oeuvre de M. Constantin-Weyer l'élément soi-disant nouveau, représenté par le personnage purement légendaire qui y tient tant de place: que reste-t-il?

Reprenons Fenimore Cooper, Gustave Ai-

mard, Gabriel Ferry, Mayne Reid, Henri Cauvain, Henri Révoil. Ces bons vieux auteurs ne sont pas si méprisables, pour le but qu'ils se proposent. Du moins, ils sont sans prétention.

VI

Une mauvaise plaisanterie

On a cru devoir reprocher à Louis Hémon, dans certains milieux, la peinture trop étroite de la vie rurale canadienne que présente *Maria Chapdelaine.* Sous quel faux jour son roman allait-il présenter le pays de Québec aux lecteurs étrangers, se demandait-on. Comme si toute l'activité agricole y tenait dans le défrichement!... Un reproche semblable pourrait être adressé avec beaucoup plus de raison à M. Constantin-Weyer pour l'ensemble de son oeuvre.

Les lecteurs du Canada ne risquent guère de confondre les prairies de l'Ouest avec les provinces de l'Est. C'est l'opinion de l'extérieur surtout qui nous préoccupe.

M. André Chaumeix écrivait récemment dans la *Revue des Deux Mondes*, à propos de *Napoléon:*

... C'est essentiellement le livre d'un homme qui a beaucoup vécu au Canada, qui le connaît, qui l'aime et

qui en parle avec amour, avec charme, avec force... Ce que M. Constantin-Weyer a très bien peint, c'est la vie du Canada.

Pardon, monsieur, c'est aux Canadiens qu'il appartient de dire si M. Constantin-Weyer a très bien peint la vie du Canada.

Mais c'est la suite surtout qui nous inquiète:

Il y a sur la naissance de Napoléon, sa petite enfance, son éducation parmi de vieilles femmes du pays, parmi les chasseurs, les buveurs, les fermiers, des pages étonnantes par la couleur et le mouvement. ("Revue des Deux Mondes", 1er avril 1931).

Or, ce Napoléon est un métis de l'Ouest, exerçant la profession de cow-boy... Le distingué journaliste académicien s'imaginerait-il que les ranches des prairies et la population métisse, quel qu'en soit le pittoresque, embrassent l'essence de la vie canadienne? Nous qui nous flattions que pareille méprise était impossible aujourd'hui dans les milieux éclairés!...

On pourrait se demander si M. André Chaumeix lit les préfaces des livres qu'il analyse. Dans celle de *Napoléon*, — la première qu'il ait écrite, — l'auteur dit:

Plus d'une fois, je me suis aperçu que mes lecteurs situent assez mal le décor de mes livres. C'est sans doute un grand honneur qu'on me fait de rappeler, à mon propos, "Maria Chapdelaine". Mais, entre le pays de Maria Chapdelaine et celui de Napoléon, il y a à peu

près la distance qui existe entre la France et la Pologne. Et les Métis ne ressemblent guère aux Canadiens français. (p. 19).

Seuls les lecteurs mal renseignés et peu circonspects seront tentés de mettre M. Constantin-Weyer sur le même pied que l'auteur de *Maria Chapdelaine.* Ce n'est pas dans l'Ouest canadien, en tout cas, que l'on commettra jamais pareille bévue.

Retenons cette brève mise au point opportune: l'Ouest canadien n'est pas la province de Québec. Mais nous ajouterons: les gens de l'Ouest canadien se refusent à reconnaître leur pays dans la peinture d'ensemble qu'en a faite M. Constantin-Weyer.

Quand un livre, ou une série de livres, a pour objet de faire revivre une région quelconque, il n'est pas sans intérêt de savoir ce qu'on en pense sur les lieux mêmes. On peut présumer que cette opinion, quelle qu'elle soit, fournira une indication utile au public de l'extérieur à qui manquent certaines données utiles pour asseoir un jugement définitif.

Lorsque parut *Vers l'Ouest,* en 1922, la librairie française de Winnipeg en reçut un certain nombre d'exemplaires. A peine les premiers étaient-ils en circulation, qu'un groupe de métis vint protester contre la mise en vente d'un ouvrage où toute la race, estimaient-ils,

était bassement calomniée et l'histoire odieusement dénaturée. Le libraire, reconnaissant le bien-fondé des réclamations, fit disparaître les volumes de ses tablettes. Mesure bien futile pour empêcher la diffusion d'un roman, quand celui-ci est taillé pour faire son chemin. Elle n'empêcha pas les curieux de littérature de lire *Vers l'Ouest*. Le verdict des hommes blancs ne différa pas de celui des hommes de sang mêlé. De l'avis unanime, il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie, incapable même de provoquer un succès de scandale.

Ni *Manitoba*, ni la *Bourrasque*, ni *Cinq éclats de silex*, qui procédaient de la même formule, ne pouvaient modifier ce premier jugement. A la rigueur, les livres qui suivirent, *Cavelier de la Salle, Un homme se penche sur son passé, Clairière*, auraient pu racheter à demi l'écrivain. Mais il avait trop mal débuté. Le souvenir de ses premiers péchés demeurait...

Voilà pour les métis et les Canadiens français. Veut-on maintenant connaître l'opinion dans les milieux anglo-protestants? En juillet 1931, un conseiller municipal de Winnipeg dénonçait vigoureusement un livre découvert par hasard dans une bibliothèque publique de la ville. C'était *The Half-Breed*, traduction anglaise de la *Bourrasque*. Il qualifia l'ouvrage en ces termes: "Lubrique, indé-

cent et injurieux pour les catholiques." Ses collègues, après avoir entendu la lecture de quelques passages, furent vite édifiés. On blâma sévèrement le bibliothécaire pour avoir introduit ce livre sur ses rayons. Il va sans dire que *The Half-Breed* est maintenant exclu des bibliothèques municipales de Winnipeg.

Visiblement, M. Constantin-Weyer n'écrit pas pour les gens de l'Ouest. Il s'adresse à un public qui ignore le premier mot de l'histoire et des conditions du pays, qui réclame de l'extraordinaire, de l'inattendu, qui ne lui tiendra pas compte de ses exagérations grossières, de ses vantardises puériles et de ses calomnies insoupçonnées.

Le lecteur moyen, — naïf et confiant, — est tout disposé à croire que du moment qu'on le transporte à quelque mille lieues de l'endroit où il est accoutumé de vivre, le monde nouveau qu'il aborde doit offrir un contraste violent avec ce qu'il a habituellement sous les yeux. Le goût de l'évasion, qu'il demande à la lecture de satisfaire, le prépare à accepter sans contrôle toutes les invraisemblances et tous les désordres. Et d'ailleurs, comment douter de la parole d'un homme qui a vécu là-bas, qui raconte ce qu'il a vu de ses yeux?...

M. Constantin-Weyer exploite jusqu'à l'extrême limite cette crédulité. Il s'abandonne



sans mesure à ses instincts scatologiques. Il se complaît à des scènes de débauche et à des détails dont la vulgarité et la platitude seraient flagrantes pour tous, s'ils avaient pour théâtre un quelconque chef-lieu voisin. Le seul intérêt problématique de ces débordements plus ou moins pittoresques est qu'ils se passent fort loin, chez les sauvages de l'Amérique du Nord.

Notre auteur écrit quelque part:

> Sortir de la tempête, c'est sortir de la Mort. C'est peu dire qu'on survit. On renaît! Et, naturellement, cette renaissance se manifeste d'abord par la faim, puis, cette faim apaisée, par le rut. ("Cinq éclats de silex", p. 59.)

Dans ce pays étrange qu'est l'Ouest canadien, les pauvres humains sont toujours entre la vie et la mort, à en juger par le rôle de premier plan que jouent la ripaille et l'accouplement bestial dans les récits de M. Constantin-Weyer. A tout propos et hors de propos, ce sont des réflexions lubriques, des allusions aux choses sexuelles dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles trahissent un incontestable mauvais goût. On croit discerner un parti pris évident de blesser la délicatesse du lecteur le moins prude, de forcer l'attention par le scandale, — d'"épater le bourgeois", comme l'on disait au temps de la jeunesse de l'écrivain.

En réalité, l'Ouest canadien, loin de donner

dans la licence des moeurs, pencherait plutôt vers l'esprit rigoriste anglo-protestant. Le voisinage des Indiens et des métis offre une mauvaise excuse à ceux qu'un tel état de choses incommode. Sur ce point, le témoignage des missionnaires et des observateurs est très explicite. Là où les naturels du pays se laissent aller à certains désordres, c'est toujours sous l'influence de blancs dépravés qui leur ont donné l'exemple du vice. On peut le constater dans l'oeuvre même de M. Constantin-Weyer: ce ne sont pas les sauvages, en général, ce sont les soi-disant civilisés, — et l'auteur lui-même, s'il faut ajouter foi à ses confidences, — qui oublient toute retenue et se livrent à tous les débordements.

VII

Quand il jouait au sauvage...

"... En ces années où je jouais au sauvage...", écrit M. Constantin-Weyer en parlant de son séjour au Manitoba. Heureuse expression! L'auteur de *Cinq éclats de silex* a, en effet, joué au sauvage, sans y réussir. Il a aussi joué au colon, au rancher, au trappeur, au gentleman-farmer, sans avoir été — ou si peu — rien de tout cela.

Venu au pays la tête bourrée de rêves d'aventures, comme il sied à un jeune de vingt ans qui a de l'imagination et de la lecture, il a tenté de vivre la vie libre et sans frein qui lui semblait convenir à un tel décor. Le jeu n'a pas été aussi drôle — nous l'avons vu — qu'il y paraît dans ses livres. Mais avec le recul de l'espace et du temps, lorsqu'il entreprend d'évoquer les souvenirs de son expérience canadienne, c'est encore le rêve juvénile et fou qui prend le dessus, rejetant dans l'ombre la réalité simple, qui a pourtant sa grandeur et sa poésie.

C'est depuis qu'il écrit surtout, que M. Constantin-Weyer s'obstine à jouer au sauvage...

La peinture de la vie rurale manitobaine que nous offre son oeuvre est fantaisiste et toute conventionnelle. Le pittoresque et l'effet à produire y obtiennent délibérément le pas sur la vérité et même sur la vraisemblance. *Manitoba* et *Clairière* renferment quelques pages bien venues sur les travaux des champs et le charme varié des saisons. Cet amoureux de la nature sait la voir avec des yeux sympathiques et l'interprète habituellement de façon heureuse. Mais celui qui se représenterait la vie agricole au Manitoba d'après le prototype du colon Constantin peint par lui-même serait proprement mystifié. Il n'y a pas place, dans la prairie de l'Ouest, pour des fermiers amateurs et bohèmes, jouant au hobereau parmi les sauvages et les métis, passant le plus clair de leur temps à la chasse ou à la pêche, prétendant mener de front la culture des champs et la littérature, citant à tout propos Horace, Lucrèce, Shakespeare ou Kipling. Après avoir passé dix heures derrière la charrue ou le semoir, on n'abandonne pas sa couche, attiré par l'appel de la nuit, pour aller surveiller les amours tragiques des élans dans la forêt ou les amours onaniques des poissons dans la rivière...

Au reste, n'allez pas croire que chevreuils, loups, ours, orignaux abondent ainsi en pleine zone de culture et d'élevage. Le gros gibier se retire prudemment à mesure que la colonisation étend ses conquêtes. En fait, la majorité des fermiers n'en ont presque jamais vu sur leurs terres.

Le cultivateur de l'Ouest Canadien digne de ce nom — et qui réussit — est un travailleur honnête et consciencieux, amoureux de son métier, ne craignant pas le risque et en même temps pratique. S'il n'est pas taillé exactement sur le patron du paysan de France ou de l'habitant de la province de Québec, il s'en rapproche pourtant par ses qualités essentielles.

Nous ne reprocherons pas à M. Constantin-Weyer de s'être surtout attaché à se peindre lui-même, — satisfait, actif et débordant de santé sur son ranch imaginaire; se prélassant au milieu de ses livres, dans son bureau au mobilier de cuir fauve et de bois sombre, en compagnie de l'ourson Henri ou du louveteau Gaspard, ses deux extraordinaires commensaux. Le centre de toute son oeuvre n'est-il pas lui-même? Mais on aimerait à voir aussi de vrais colons, qui soient des colons et pas autre chose.

Il nous en passe bien quelques-uns sous les yeux: Yankees maigres et tannés; Doukhobors

qui font travailler, le fouet à la main, leurs femmes attelées aux instruments agricoles; Irlandais, Ecossais, Anglais, Canadiens français, Bretons... Oh! ces pauvres Bretons! qu'ont-ils donc fait à M. Constantin-Weyer, pour qu'il s'acharne ainsi contre eux? Il les voit tous, sans exception, d'une malpropreté repoussante. Leurs costumes archaïques ont le don de l'exaspérer. Il remonte jusqu'à l'époque de Riel — où ils étaient excessivement clairsemés au pays — afin d'avoir la satisfaction d'écrire que les métis s'en moquaient "pour leur saleté, pour leur routine et pour leur ivrognerie bruyante et sans limite".

Mais l'Ouest agricole d'aujourd'hui, si remarquable par ses richesses, en partie encore inexploitées, et son développement merveilleux des vingt dernières années, ce "grenier de l'Empire" dont le blé est fameux sur tous les marchés du monde, cet Ouest-là n'intéresse que médiocrement l'auteur d'*Un homme se penche sur son passé*. Il lui préfère l'Ouest antique de la légende, celui des coureurs des bois, des trappeurs et des cow-boys. Aussi, l'écrivain dont l'oeuvre presque tout entière est consacrée à l'Ouest, dont l'ambition est "de peindre le plus de fragments possibles d'une vaste fresque canadienne", réussit-il à peine à donner l'idée essentielle du pays qu'il a le dessein de

décrire et risque-t-il d'en laisser chez son lecteur une impression tout à fait erronée.

Le vrai roman de l'Ouest canadien reste encore à faire. Ce serait le digne pendant de *Maria Chapdelaine* et de *Jean Rivard le Défricheur*, avec une matière plus riche et un cadre plus grandiose. Ce roman vécu, M. Constantin-Weyer l'a eu sous les yeux dans la paroisse manitobaine de Saint-Claude. Peut-être ne l'a-t-il pas vu; peut-être, l'ayant discerné, ne s'est-il pas senti de taille à embrasser convenablement un tel sujet. Cette poignée de colons attirés par le rêve d'une vie plus large dans un pays libre et hospitalier, luttant courageusement contre le climat, contre la nostalgie et les autres difficultés inhérentes à toute transplantation humaine, avant de voir leur dur labeur récompensé par une honnête aisance; ce groupe de Français gardant intact, envers et contre tout, le souvenir de la patrie lointaine et répondant généreusement à son appel à l'heure tragique du danger: quel sujet digne de tenter la plume d'un romancier!

Une Française qui a vécu longtemps dans le nord de l'Alberta, Mlle Magali Michelet, a tiré de ce thème un excellent parti. Dans *Comme jadis* (1), elle a décrit avec une éton-

(1) Librairie d'Action canadienne-française, Montréal.

nante précision et un charme exquis les débuts d'un petit centre de colonisation auxquels elle avait elle-même assisté. La répercussion causée dans ce milieu bien français par le déclanchement de la grande guerre et les longues angoisses qui suivirent ont inspiré à l'auteur des pages émouvantes et d'une incontestable originalité. Le roman de Mlle Michelet, peu connu du public, renseigne mieux sur la vie des colons dans l'Ouest canadien que tous les livres de M. Constantin-Weyer.

Ce n'est pas chez ce dernier qu'il faut chercher davantage une peinture exacte de l'existence des ranchers. Pas plus que l'habit ne fait le moine, le chapeau à la Buffalo Bill et le mouchoir rouge autour du cou ne font de lui un cow-boy. Le Manitoba n'est pas, d'ailleurs, un pays de grand élevage et de ranches, comme certaines régions de la Saskatchewan et de l'Alberta.

M. André Borel, un Suisse, est l'auteur de deux livres: *Croquis du Far-West Canadien* et le *Robinson de la Red Deer* (2), où il a consigné ses observations et ses expériences de cultivateur et de rancher dans la contrée semi-aride du sud de l'Alberta. C'est un cow-boy authentique qui raconte des aventures vécues, détaille par le menu les différents travaux auxquels il

(2) Editions Victor Attinger, Paris.

se livre et montre en action l'esprit des pionniers de la prairie.

Mlle Michelet et M. Borel peuvent ne pas avoir le talent d'écrivain de M. Constantin-Weyer, encore que leur prose soit d'assez bonne marque; mais ce sont des témoins d'une rigoureuse probité auxquels le lecteur peut faire confiance. Comme valeur documentaire sur l'Ouest canadien, leurs écrits sont infiniment supérieurs à ceux du lauréat de l'Académie Goncourt.

VIII

Les métis tels qu'ils ne sont pas

Les métis occupent une place considérable dans l'*Epopée canadienne.* Ils y sont peints sous un jour délibérément faux et odieux. Ivrognes, paresseux, menteurs , débauchés, blasphémateurs, superstitieux, exploiteurs d'enfants: tels ils nous apparaissent, sans rien pour atténuer ce lot de qualités peu enviables. Même ceux pour qui l'auteur semble nourrir quelque sympathie n'échappent pas aux attributs dont il dote généreusement toute la race.

Les métis d'aujourd'hui sont peut-être moins maltraités que les contemporains des deux Riel, mais c'est qu'ils occupent moins de place dans l'oeuvre.

Une page de *Manitoba* nous montre des métis "qui vivent du lait d'une vache maigre, du gibier tué en fraude malgré les lois draconiennes du pays, du salaire de quelques journées de travail accomplies à contre-coeur aux époques de la fenaison, des défrichements et

des moissons, de la vente de quelques charges de bois sec sur le marché de Portage-la-Prairie, de la chasse des petits animaux à fourrure." (p. 88.)

Cette vie de miséreux indépendant représente assez bien celle du type uniforme de métis qui évolue dans les livres de M. Constantin-Weyer. Le plaisant de la chose, c'est qu'il a mené lui-même cette existence sans gloire pendant ses nombreuses années de dèche au Manitoba. Il le reconnaît sans fausse honte dans ses premiers écrits, alors que la légende du grand rancher aux centaines d'animaux n'était pas encore créée. C'est dans une famille métisse, — d'ailleurs respectable, — qu'il choisit la compagne de sa vie et qu'il se fit héberger quand le sort lui fut trop cruel...

Aveugle ingratitude? Parti pris de dénigrement? Amour excessif du pittoresque?... Il n'a voulu voir que la portion la plus fruste et la moins policée des métis. Il leur assigne à tous un niveau unique d'humanité grossière, vicieuse, à peine dégagée de la barbarie. Nous montre-t-il un seul personnage de cette race vraiment digne de sympathie? Peut-être un Louis Riel père, peut-être un Elzéar Goulet, — et c'est tout. Quant aux femmes et aux jeunes filles, celles sur qui le lecteur arrête les yeux avec un peu de complaisance sont extrêmement rares. Pour une Flora Lespérance à la sil-

houette mince et élégante, au regard de velours noir, qui obtient l'honneur d'être rapprochée du type japonais, que de dondons difformes et repoussantes, — et surtout, que de ribaudes!...

Les moeurs du peuple de la Rivière-Rouge au siècle dernier, telles que décrites dans l'*Epopée canadienne,* accusent l'immoralité la plus révoltante et la plus inconcevable. L'auteur ne craint pas de montrer les métis, enfants dociles de l'Eglise, stricts à observer tous leurs devoirs religieux et se livrant en même temps, le plus naturellement du monde, à tous les excès de conduite. Il croit sans doute expliquer et justifier une fois pour toutes cette singulière anomalie en écrivant:

> La plupart des fidèles de la Rivière-Rouge avaient une religion à base de foi très simple, très étroite et très solide, qui influait peu sur les moeurs, mais qui faisait de l'observance des pratiques formelles de la religion une condition "sine qua non" de salut. ("Vers l'Ouest", p. 186.)

Voici un brin de conversation entre un métis et le Père Martin qui illustre bien cette mentalité. Le missionnaire rappelle que c'est péché de danser. (Pour éloigner certains abus regrettables, les bals n'étaient permis qu'à l'occasion des mariages.)

> La figure de MacDougg se mua en une curieuse expression de ruse enfantine.



— On s'confessera...

— Oui-da, fit le missionnaire. Et si tu meurs avant!

— Ca n'a pas de bon sens, mon père, quoi ce que tu dis là... Si on se sent malade, on danse pas et pis voilà tout... Et si on se sent bien, on danse et puis on va à confesse après. ("Vers l'Ouest", pp. 91-92.)

Cette idée que la recette merveilleuse de la confession, employée à temps, fait disparaître magiquement toute souillure et dispense de tout souci d'expiation, reparaît fréquemment sous la plume de l'écrivain. Riel lui-même, le plus intelligent et le plus instruit des gens de sa race, raisonne là-dessus comme le plus rustre de ses compatriotes. L'auteur de la *Bourrasque* nous le montre au moment où Mme Hamarstyne, follement amoureuse du jeune chef, vient de se donner à lui.

Quand elle revint à elle, elle sanglota, tout en l'accablant de paroles désagréables. Il comprit alors qu'elle craignait terriblement la damnation. Faisant alors un retour sur lui-même, il la plaignit d'être protestante. Lui, catholique, serait facilement lavé par l'absolution... (La "Bourrasque", p. 74.)

Un autre romancier, M. Robert de Roquebrune, qui s'est aussi essayé à faire revivre cette période troublée de l'histoire canadienne, peint le peuple métis sous un jour très différent:

Venus dans l'Ouest au milieu du XIXe siècle, les Pères Oblats s'étaient voués à l'évangélisation et à la civilisation de cette race étrange, issue d'indiennes et

de blancs. En quelques années, ils en avaient fait des chrétiens qui rappelaient par leur foi la primitive Eglise. ("D'un Océan à l'autre", p. 138.)

M. de Roquebrune attribue à tort aux Oblats l'évangélisation première de la Rivière-Rouge, puisque deux prêtres séculiers — les abbés Provencher et Dumoulin — y étaient venus dès 1818; mais tous les témoignages, — en dépit de certaines misères inhérentes à la nature humaine sous toutes les latitudes, — confirment le caractère édifiant de cette chrétienté.

Au reste, ces gens, bien que de condition modeste, n'étaient pas tous des ignorants et des illettrés. Le premier soin des missionnaires avait été d'établir à Saint-Boniface une école de garçons qui devait bientôt se transformer en collège classique. Une école de filles se fondait aussi dès 1829. Lors de l'entrée du Manitoba dans la Confédération canadienne, — c'est-à-dire à l'époque même des événements décrits dans la *Bourrasque,* — les métis eurent au parlement de Winnipeg leurs représentants, qui ne se montrèrent pas inférieurs aux autres, et dont quelques-uns même furent ministres. Depuis 1870, un nombre de plus en plus grand d'entre eux ont fait des études et rempli avec honneur des positions en vue. Les anciens métis ont laissé une réputation de probité, de droiture et de dignité de vie dont n'importe

quel peuple pourrait se proclamer fier. Sans doute, les influences héritées des aïeules ont fait longtemps d'eux un peuple à part, ayant son existence propre, qui participait à la fois de la dolente indépendance des Indiens et des habitudes de vie laborieuse des blancs. Mais le type classique de l'ancien métis est aujourd'hui à peu près disparu. Dans tous les domaines de l'activité, — agriculture, commerce, industrie, — on le trouve mêlé à ses concitoyens, parmi lesquels il n'est pas toujours aisé de le distinguer.

Il faut rendre cette justice à M. Constantin-Weyer qu'il a réussi à transcrire avec assez de bonheur le langage très caractéristique des métis. Malheureusement, ce parler perd beaucoup de sa saveur et devient facilement monotone, dans la page froide du livre, dès qu'il n'a plus pour l'animer cette intonation chantante qui lui donne son véritable cachet.

IX

Le témoignage d'un contemporain

Pour compléter cette mise au point au sujet des métis, on nous permettra d'y joindre le témoignage d'un illustre contemporain.

Mgr Taché, deuxième évêque de Saint-Boniface (1853-1894), ne fut pas seulement un zélé missionnaire, un administrateur habile et un patriote éclairé; il a laissé aussi la réputation méritée d'un écrivain de haute valeur. Ses écrits sont indispensables à qui veut approfondir l'histoire de l'Ouest canadien. L'un de ses ouvrages, *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique* (1868), renferme un éloquent plaidoyer en faveur des fils de la prairie, déjà fort calomniés à cette époque. L'auteur connaît évidemment ceux dont il parle, lui qui vivait alors parmi eux depuis vingt-trois ans. Sans nier leurs défauts, il met en relief leurs splendides qualités: esprit d'observation, intelligence, sensibilité, hospitalité, honnêteté, patience dans les épreuves.

L'*Esquisse sur le Nord-Ouest* est de 1868, c'est-à-dire un an avant les tragiques événements de la *Bourrasque*. On ne saurait trouver un document contemporain plus utile à confronter avec le texte du roman. Mais avant de citer des extraits de ce livre, il nous faut consigner l'étrange appréciation qu'en donne incidemment M. Constantin-Weyer.

Louis Riel, reçu chez l'évêque, examine sa bibliothèque.

> Il se désolait de n'y voir que des ouvrages de théologie, ou des monographies de familles catholiques du Bas-Canada, et le seul bouquin intéressant, pensait Riel, était cette curieuse "Esquisse du Nord-Ouest" que le prélat venait de publier, et dans laquelle il avait rassemblé quelques-uns de ses souvenirs de mission. (La "Bourrasque", p. 87.)

Ce dénuement présumé de la bibliothèque épiscopale accuse une méconnaissance absolue du vrai Taché, qui fut l'un des esprits les plus cultivés et l'un des meilleurs écrivains de son temps. L'honorable James-E.-P. Prendergast, juge en chef du Manitoba, qui l'avait connu dans l'intimité, écrivait au lendemain de sa mort:

> Ce nomade a tout lu. Ce voyageur a tout étudié. Il connaît tous les livres et toutes les découvertes. Il se sert de l'astrolabe, il mesure les cours d'eau. Il a été professeur de mathématiques et a écrit entre deux missions une étude sur les méridiennes... Il parle culture et construction, développe ses théories sur les ciments

et les bois. Il cause de chimie et de médecine, d'hypnotisme et d'électricité, et c'est tant mieux si la science n'a pas tort. Tout ce qu'il sait, il ne le sait pas à la manière des autres. En tout, et même dans le domaine scientifique, ce ne sont pas des aperçus, de simples connaissances, des opinions qu'il exprime; ce sont des convictions inentamables assises sur le granit le plus ferme. (Journal le "Manitoba", 28 juin 1894.)

Tel était l'homme à la bibliothèque si médiocrement pourvue, d'après M. Constantin-Weyer.

Mais qualifier ainsi qu'il le fait l'*Esquisse sur le Nord-Ouest,* c'est reconnaître qu'il ne l'a jamais eue entre les mains ou ne s'est pas donné la peine de la parcourir. Il en existe pourtant une édition populaire que l'on trouve dans beaucoup de foyers franco-manitobains. Les "souvenirs de mission" en forment si peu l'objet que l'auteur, tout au début, parle de "la répugnance qu'il éprouve à écrire sur un sujet si en dehors de ses occupations et de ses devoirs ordinaires". Un voyageur français de l'époque, H. de Lamothe, a proclamé ce livre "le recueil le plus complet et le plus exact de renseignements hydrographiques, ethnologiques, botaniques, zoologiques, sur cette vaste région, qui ait jamais été publié dans notre langue." (*Cinq mois chez les Français d'Amérique,* Paris, 1879.)

Ce jugement, porté il y a plus d'un demi-siècle, a gardé aujourd'hui encore toute sa

valeur. Même après de nombreux ouvrages modernes sur le sujet, l'*Esquisse* s'impose par sa remarquable science documentaire et demeure le livre classique sur le Nord-Ouest. On y trouve une étude complète, — tout à la fois scientifique et littéraire, — de la faune et de la flore des prairies qui eût dû enchanter M. Constantin-Weyer, si elle lui était tombée sous les yeux... Le croirait-on? Plus de cinquante ans avant lui, l'évêque-missionnaire a décrit l'orignal, l'ours, le chevreuil, le bison, le castor, le rat musqué, toutes les espèces de canards et de perdrix de l'Ouest, avec un art qui ne pâlit point à côté des pages auxquelles l'auteur de *Clairière* doit la célébrité.

Mais voilà une longue digression. Laissons Mgr Taché nous parler des métis:

Les métis sont une race de beaux hommes, grands, forts, bien faits; quoique, en général, ils aient le teint basané, cependant un très grand nombre sont bien blancs et ne portent aucune trace de provenance sauvage. Les métis sont intrépides et infatigables voyageurs; ils étonnent par leur force et leur agilité. Dans les voyages d'hiver, ils courent habituellement, et paraissent rarement en éprouver même de la fatigue. Les voyages d'été, en barges surtout, exigent un redoublement de vigueur qui ne leur fait pas défaut. Les métis semblent posséder naturellement une faculté propre aux sauvages et que les autres peuples n'acquièrent presque jamais: c'est la facilité de se guider à travers les forêts et les prairies, sans autre donnée qu'une connaissance d'en-

semble qui est insuffisante à tout autre, et dont ils ne savent pas toujours se rendre compte eux-mêmes...

. . . .

Ce que l'on appelle de l'esprit ne fait pas défaut à nos bons enfants du Nord; on peut ajouter qu'ils sont intelligents. Ceux des métis qui ont eu l'occasion de s'instruire ont montré en général des talents distingués; et, dans les différents rangs de la société, on en a vu remplir avec honneur les emplois qui leur étaient confiés. Ils apprennent les langues avec une facilité étonnante. Comme règle générale, ils ont plus de dextérité et d'aptitudes diverses que le grand nombre d'hommes de même condition avec lesquels ils se trouvent en contact... L'adresse des métis comme chasseurs à cheval ne connait peut-être pas de rivale.

. . . .

A ces qualités de l'esprit, se joignent plusieurs indices naturels d'un bon coeur. Les métis ne sont pas méchants, au contraire, ils sont en général doués d'une grande sensibilité. Généreux jusqu'à la prodigalité, il ne leur en coûte point de se priver souvent du nécessaire pour soulager, non seulement ceux qu'ils aiment, mais bien encore des étrangers qui ne leur sont rien et qu'ils ne reverront plus.

. . . .

Une heureuse disposition encore de nos chers métis, c'est leur patience dans les épreuves. Là où d'autres s'emportent, jurent et blasphèment, eux rient, s'amusent et prennent le contretemps de la meilleure grâce du monde. Des pertes relativement considérables sont ainsi subies avec beaucoup de grandeur d'âme.

Le vol est un vice peu ou point connu des métis. Le fait est que c'est l'arrivée des étrangers qui nous a forcés à nous mettre sous la protection des serrures et des verrous. Même au sein de la Rivière-Rouge, sans aucune espèce de police, le vol est extrêmement rare.

Mille choses faciles à dérober et à recéler sont laissées partout sans précaution et leur perte est un fait tout exceptionnel. Le blasphème, malheureusement aussi commun qu'affreux sur les lèvres d'un grand nombre de chrétiens, ne retentit presque jamais dans nos assemblées de métis.

L'affection que Mgr Taché porte à ses enfants de la prairie lui permet d'aborder sans crainte la délicate question de leurs défauts:

Le défaut le plus saillant des métis est, ce me semble, la facilité de se laisser aller à l'entraînement du plaisir. D'une nature vive, ardente, enjouée, il leur faut des satisfactions, et, si une jouissance se présente, tout est sacrifié pour se la procurer. De là, une perte considérable de temps, un oubli trop facile quelquefois de devoirs importants, de là une légèreté et une inconstance de caractère qui sembleraient l'indice naturel de vices plus grands que ceux qui existent véritablement.

Cet amour du plaisir les conduit trop souvent à l'ivrognerie; ils boivent pour s'amuser et pourtant, presque invariablement, l'ivresse leur fait perdre leur douceur ordinaire de caractère et les pousse à des excès déplorables.

. . . .

Cette facilité à suivre l'entraînement du moment, ce défaut de contrôle, ne fait pas de nos métis un peuple vicieux, mauvais, nuisible aux autres, mais bien un peuple souvent trop léger, imprévoyant, et les prive d'une partie des nombreux avantages que l'état actuel du pays leur permettrait de recueillir.

Le digne prélat va maintenant répondre à ceux qui attaquent injustement les métis français:

J'estime les métis anglais, mais ils me pardonneront

d'affirmer que, par caractère, ils ne sont nullement supérieurs à leurs compatriotes d'origine canadienne. Ces derniers ont été méprisés, vilipendés, accusés, et ce, très souvent d'une manière injuste et déloyale. **Ces accusations, quand on sait d'où elles viennent, perdent de leur poids, ou plutôt retombent de toute leur lourdeur sur ceux qui les formulent.**

L'auteur fait ici allusion à des faits bien connus de l'époque, d'où il appert que les dénigreurs des métis d'alors dénonçaient pharisaïquement chez eux une grossière immoralité dont ils étaient les premiers à donner l'exemple. C'est curieux comme la méthode a été servilement copiée depuis. Oh! M. Constantin-Weyer, lui, ne se voile pas la face quand ses héros font des gestes ou tiennent des propos malhonnêtes. Ce n'est pas dans sa manière. Mais le vaillant évêque défenseur des anciens métis connaissait son cas. Il va nous fournir la conclusion logique, irrécusable de ces pages:

Nous avons vu ici les exploits de bien des lionceaux qui, après avoir satisfait dans le pays plusieurs des appétits d'un coeur qui n'était pas la pureté ni la justice même, ont été sur d'autres terres s'efforcer de faire croire à leur mérite, en accusant avec une déplorable injustice ceux que très souvent ils avaient des raisons toutes particulières de mieux apprécier.

Il serait impossible de mieux dire. Car enfin, M. Constantin-Weyer était le dernier des écrivains qui pouvait décemment se permettre de traiter comme il l'a fait les métis français de l'Ouest.

X

Louis Riel père et Mgr Provencher

Avant d'aborder le grand sujet historique des troubles de la Rivière-Rouge, M. Constantin-Weyer a écrit un premier roman d'où émergent les personnalités de Louis Riel père et de Mgr Provencher.

Du point de vue de la véracité et de la vraisemblance, *Vers l'Ouest* ne mérite pas les graves reproches qui s'adressent à la *Bourrasque*. Si l'on excepte le tableau des moeurs relâchées des métis et les trivialités, d'une exagération voulue, cette épopée de la prairie libre, sous le gouvernement débonnaire du chef métis et de l'évêque, ne manque pas d'une certaine grandeur. Riel y possède une belle figure, sympathique, pas trop éloignée de l'idée qu'on s'en peut faire. Le rêve puéril d'ambition du père nous prépare à comprendre les vastes desseins du fils, qui lui dicteront sa mission et entraîneront sa perte.

Mais ce roman historique est remarquable

moins par ce qu'il renferme que par ses incroyables omissions. M. Constantin-Weyer a réussi ce tour de force extraordinaire d'écrire une vie — disons "romancée" — du premier Riel en ignorant à peu près tout de son personnage.

Jean-Louis Riel, dit l'Irlande, était né dans l'Extrême Nord, en 1817, d'un père canadien et d'une mère métisse française. Il avait eu l'avantage de passer son enfance et une partie de sa jeunesse, avec sa famille, à Montréal. L'instruction et les connaissances qu'il y avait acquises le mirent en mesure d'exercer un grand ascendant sur les métis, dont il était très estimé. Propriétaire d'un moulin à carder la laine et à moudre le grain sur la Seine (1), on l'appelait communément le "meunier de la Seine". L'auteur de *Vers l'Ouest* ignorait à coup sûr ce détail typique qu'il n'eût pas manqué d'utiliser; mais ce n'est pas là son omission la plus grave.

Riel est entré dans l'histoire de l'Ouest canadien à cause de son rôle dans l'affaire Sayer, qui donna le coup de mort au monopole de la traite des fourrures. La Compagnie de la Baie d'Hudson se montrait depuis longtemps

---

(1) Petit cours d'eau qui se jette dans la rivière Rouge à Saint-Boniface. M. Constantin-Weyer écrit — on se demande pourquoi — la "Senne".

d'une extrême rigueur dans l'application de ce qu'elle prétendait être son droit exclusif. Un mécontentement général régnait parmi la population et l'on avait dû recourir à la force armée pour prévenir des soulèvements. En 1849, un métis du nom de Guillaume Sayer, avec trois compagnons, fut traduit devant les assises criminelles sous l'accusation d'avoir fait le commerce des fourrures. Le jour du procès, 350 hommes armés, sous la conduite de Riel, après avoir entendu une messe matinale, — c'était le jour de l'Ascension, — cernèrent le palais de justice. Lorsque Sayer parut devant le tribunal, il était escorté de douze compatriotes. Leur chef se leva et déclara que le peuple réclamait l'acquittement des accusés. "Nous vous donnons une heure pour arriver à une décision, dit-il, et à l'expiration de cette heure, nous les considérerons comme acquittés si vous n'avez pas vous-même prononcé une pareille sentence."

Ils furent acquittés. Ce fut la fin de l'odieux monopole. Cette révolution commerciale entraîna le redressement des griefs de la population métisse, dont l'influence dans la colonie était enfin reconnue. A partir de ce moment, elle eut sa part de représentation aux différents postes; le français fut placé sur le même pied que l'anglais.

Cet événement, — le plus considérable

dans l'histoire de l'Ouest avant 1869, — ne fut possible que grâce aux qualités de chef dont fit preuve Riel dans la circonstance. Aussi son nom demeure-t-il inséparable de cette victoire mémorable des gens de la Rivière-Rouge.

Pourquoi M. Constantin-Weyer, au lieu d'inventer de toutes pièces une vague guerre entre métis et sioux, n'a-t-il pas choisi cet épisode historique qui se prêtait à des développements pittoresques dans le genre de ceux qu'il recherche? Pourquoi, ayant situé l'action de *Vers l'Ouest* dans les années qui suivirent l'affaire Sayer, ne fait-il aucune allusion au fameux exploit de son héros? Pourquoi ne mentionne-t-il pas davantage deux autres faits contemporains d'une haute portée religieuse et sociale: l'arrivée des Soeurs de la Charité (1844) et celle des Oblats (1845)?

Ces événements saillants de l'histoire de l'Ouest, l'auteur de l'*Epopée canadienne* n'en a pas parlé pour une raison bien simple: il n'en soupçonnait même pas l'existence!

Imaginez un livre sur le maréchal Joffre écrit par quelqu'un qui n'aurait jamais ouï dire un mot de la bataille de la Marne et qui ignorerait les états de service du grand chef militaire!

Avec un bagage de connaissances aussi ridiculement pauvre, non seulement M. Cons-

tantin-Weyer prive ses lecteurs d'une foule de détails intéressants, mais il se met en bien mauvaise posture auprès de ceux qui savent un peu d'histoire; car avec une pareille méthode, les gaffes sont inévitables.

Un simple exemple des anachronismes dont il est coutumier:

Les premiers mots de *Vers l'Ouest* nous avertissent que "l'action se passe dans les terres du Prince Rupert, vers le milieu du XIXe siècle". Jean-Louis Riel, qui vient d'avoir un fils, a obtenu de Mgr Provencher la promesse qu'il recevra dans un collège une éducation soignée. Le père y tient beaucoup. Se rendant compte que le défaut d'instruction l'empêche de réaliser son rêve de devenir roi d'un petit peuple métis libre et prospère, il se flatte que le jeune Louis, convenablement préparé, pourra remplir cette haute mission. Aux dernières pages du récit, l'évêque renouvelle sa promesse, non sans avoir fait sentir à Riel la futilité de ses ambitions personnelles:

> Reste en paix et fais des enfants. Croissez et multipliez, et vous aurez pour vous le nombre, si jamais, ce dont je doute fort, l'immigration s'accentue. Mais donne-moi ton fils Louis dès qu'il sera en âge, et je lui ferai donner une instruction qui lui permettra peut-être d'accomplir en homme les projets que tu rêves en enfant.
>
> ... Mgr Provencher, venait, en quelques mots très simples, mais parfaitement appropriés à la simplicité d'âme du chef métis, de souffler sur ses illusions, et

Riel se sentait subitement, — à quarante-cinq ans, — vieux et faible, tout ressort brisé en lui. (p. 247)

Quelle imprudence, monsieur l'écrivain, de nous dévoiler tout à coup l'âge de votre héros que, d'ailleurs, vous vous êtes bien gardé de vérifier! Si Jean-Louis Riel, né en 1817, a quarante-cinq ans, nous sommes en 1862. Son fils, né en 1844, a dix-huit ans. Depuis quatre années déjà, il poursuit ses études au Collège de Montréal! Quant à Mgr Provencher, il est mort depuis 1853! A noter qu'il reçoit indifféremment le titre d'évêque ou d'archevêque, alors que Saint-Boniface ne sera érigé en métropole qu'en 1871.

Du premier évêque de la Rivière-Rouge, homme de grande vertu et de jugement solide, qui passa trente-cinq années d'une vie de sacrifices et de dénuement dans cette région désolée, l'auteur de *Vers l'Ouest* sait peu de chose, comme on le voit. Il le montre cependant désespéré "à la vue de tous les adultères commis par les plus religieux de ses paroissiens". Chose assez naturelle, si la peinture des moeurs de l'époque est telle qu'on nous la présente.

Ce qui est moins vraisemblable, c'est son peu de zèle à réprimer les désordres qui se déroulent presque sous ses yeux. Les époux Bénard, — ce ne sont pas des métis, mais des Canadiens français, — ont établi un commerce

prospère d'alcool frelaté et de basse débauche, source de ruine et de scandale pour la colonie. Leur ignoble tripot ne demeure ouvert que grâce à la tolérance épiscopale intéressée...

Riel, soucieux de moralité, avait plus d'une fois demandé à Mgr Provencher l'autorisation de prendre telles mesures qui eussent forcé l'indésirable ménage à quitter la Rivière-Rouge. Mais, outre que le parti Norquay, jaloux de recruter tous les ennemis naturels de l'honnête Riel, apportait à l'évêque un tout autre son de cloche, le moyen de ne pas croire à la calomnie, quand les époux Bénard payaient au clergé une dîme si généreuse, et quand ils communiaient ensemble, tous les dimanches, pour l'édification de la paroisse. (p. 106)

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont [mises!

Et voilà l'écrivain qui passe, dans certains milieux, pour un admirateur du Canada français, — voire pour un ardent catholique!

XI

Ignorance et fantaisie

M. Constantin-Weyer a pris soin de nous faire savoir que "la *Bourrasque,* qui est la biographie romancée de Louis Riel, fût écrite en 1922, bien avant que les biographies romancées fussent à la mode".

Ce ne serait pas un mince mérite d'avoir été l'initiateur d'un genre dont la vogue s'est maintenue d'une façon étonnante; mais avant d'accepter la *Bourrasque* comme la première en date des biographies romancées, il faudrait étudier ce livre d'un peu plus près. Tout le monde admet qu'une vie romancée doit reposer sur un solide fond d'histoire. Que l'écrivain s'ingénie, à l'aide d'un peu de fiction, à rendre vivant sous nos yeux son personnage, à nous donner l'impression d'un roman vécu, fort bien: c'est ce que nous attendons de lui. Mais nous ne supporterions pas qu'il altère, sciemment ou non, les faits essentiels. Ce ne serait

plus de l'histoire romancée, mais du roman de qualité douteuse.

La *Bourrasque* ne peut être considérée comme une biographie romancée de Louis Riel, et pour cause. Son prétendu biographe n'a même pas pris la peine d'étudier le caractère et le rôle politique de son héros, — l'un des personnages historiques les plus complexes du Canada. Ayant vécu dix ans dans le pays dont il rêvait de faire revivre le passé, il n'a pas mis à profit les facilités qui lui étaient offertes de se munir d'une convenable documentation.

Nous ne dirons pas que cette documentation fait complètement défaut. M. Constantin-Weyer a beaucoup fréquenté les métis; il a vécu dans leur intimité. Il est venu en contact avec quelques vétérans obscurs des troubles de 1869-70, de la bouche desquels il a recueilli des réminiscences et des impressions un peu confuses. Mais il n'a connu les faits que sous l'aspect grossier et simpliste dont on en conserve la tradition chez la classe la plus pauvre et la plus ignorante. Il n'a pas jugé à propos de vérifier sur place certains propos et certains détails, d'entrevoir les derniers survivants notables du drame à reconstituer. Il n'a pas su pénétrer l'âme du petit peuple qu'il se proposait de mettre en scène, ni les mobiles qui firent agir chefs et soldats. Sa documentation

est notoirement fragmentaire, partiale, insuffisante.

Chose incroyable, l'auteur de la *Bourrasque* n'a pas pris la précaution élémentaire de consulter un seul des nombreux ouvrages consacrés à cette phase si importante de l'histoire du Canada. Il a feuilleté distraitement quelques brochures de l'époque, — les plus suspectes, les plus hostiles aux catholiques et aux métis français. Aussi relève-t-on chez lui de fréquentes erreurs monstrueuses qui n'ont d'autre excuse que l'ignorance, puisqu'il faut bien appeler les choses par leur nom. On est abasourdi de voir qu'un écrivain ait pu se hasarder à entreprendre une oeuvre qu'il intitule pompeusement *Epopée Canadienne,* sans s'être au préalable assimilé les éléments de l'histoire et de la géographie du Canada.

Cette ignorance malséante s'étale dès les premières lignes de la *Bourrasque:*

> La Rivière Rouge pourrait sans prétentions exagérées se donner quelques airs d'importance. Elle prend sa source aux Etats-Unis, dans le Wisconsin, à quelques centaines de kilomètres de la frontière canadienne — ce qui est un fait banal... (p. 9)

Littérairement parlant, ce début est assez heureux; mais du point de vue géographique, — qui a ici son importance, — c'est une hérésie pure et simple. La rivière Rouge ne prend pas sa source dans le Wisconsin, mais dans le Min-

nesota, non loin des sources du fameux Missisipi. Elle coule vers le Nord entre cet Etat et celui du Nord-Dakota avant d'atteindre la frontière manitobaine.

Quelques pages plus loin, M. Constantin-Weyer veut faire connaître l'origine du petit peuple de la Terre de Rupert, — et le lecteur un peu averti est stupéfait de constater que ses connaissanees historiques ont le même caractère approximatif que sa science géographique. De Pierre de la Vérendrye, le découvreur du Nord-Ouest, il fait un contemporain de Charles XII, alors que le hardi explorateur est né en 1685, l'année même où mourait le roi d'Angleterre. La fondation de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qu'il place après les voyages de La Vérendrye, date de 1670, — quinze ans avant sa naissance. De la fameuse Compagnie du Nord-Ouest, dont la rivalité avec la Compagnie de la Baie d'Hudson remplit trente-huit années tumultueuses de l'histoire du pays (1783-1821), l'auteur fait une compagnie française, datant du régime français.

Dans la préface de *Napoléon*, M. Constantin-Weyer va revenir sur La Vérendrye, pour lequel son admiration a grandi, mais dont il n'a pas encore eu le loisir de lire attentivement l'histoire. Au cours d'une brève notice de dix pages, non content de mutiler à peu

près tous les noms propres qui tombent sous sa plume, — ce qui est de règle chez lui, — il nous donne une version nouvelle de ces fameuses explorations que leur chef a décrites minutieusement dans son *Journal.* Il conduit son héros jusqu'aux Montagnes Rocheuses, en compagnie de "son plus jeune frère, le chevalier de la Vérendrye." Or, le chevalier de la Vérendrye, qui suivit le découvreur dans tous ses voyages, était son second fils et non son jeune frère. Ce fut lui qui, avec son frère François et deux Français, à travers une série de dangers incroyables, porta les couleurs françaises jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

"J'aimerais écrire cette vie héroïque et magnifique", dit l'auteur de *Napoléon.* Qu'il ne se hâte pas et commence par étudier la petite histoire du Canada à l'usage des écoles!...

Voilà qui est mieux encore...

Riel suppute les chances de succès du mouvement déclanché par les métis pour résister à l'annexion.

Avec une belle simplicité, due au côté indien de sa nature, il éliminait d'instinct tout ce qui aurait pu contrarier son vaste et audacieux projet. Du peu qu'il avait appris, il avait retenu la mémoire des rébellions du Bas-Canada, et la victoire de Carillon sonnait à ses oreilles, gaiement, sans que tintât comme un glas funèbre le nom de la défaite qui avait suivi, et sans qu'il effleurât d'un souvenir la triste fin héroïque de

certains jeunes hommes qui avaient passé des bras de la victoire aux mains du bourreau. (p. 49)

Le mot Carillon ne se trouve point là par suite d'une distraction ou d'une erreur typographique. Notre auteur va y revenir. Le curé Ritchot, narguant le jeune Provencher, lui décoche, dans son langage pittoresque, cette énormité:

... Ah! Ah!... sapré p'tit jeune homme, ya donc pas d'vos parents qui ont combattu à Carillon?... (p. 95)

Le romancier prend la bataille de Carillon, brillamment gagnée par Montcalm sur les Anglais, en 1758, pour l'une des malheureuses échauffourées de guerre civile qui marquèrent le soulèvement de 1837, sous la direction de Papineau!

Après cela, on n'est qu'à demi surpris de voir assigner pour date à la célébration de la fête des Orangistes (anniversaire de la bataille de la Boyne) le 1er juillet, — le propre jour de la fête nationale du Canada, — et à celle de l'Immaculée-Conception, le 18 septembre.

N'allez pas croire que M. Constantin-Weyer ne néglige que certains détails accessoires et apporte plus de soins aux événements qui soutiennent la trame même de son récit. De propos délibéré, là aussi, il ignore complètement les dates, — terreur des écoliers, — et la géographie, — supposée inexistante pour les

Français... Ses personnages, êtres inconsistants et irréels, sans état civil et sans domicile, flottent dans le temps et dans l'espace, à la manière de vagabonds de grands chemins. Aussi, que de propos insensés il met dans leur bouche, que de bévues incroyables il leur fait commettre!

Vers la fin d'un voyage pénible, par un hiver rigoureux, Donald Smith (plus tard lord Strathcona) réconforte en ces termes son jeune secrétaire:

— Courage, vieux garçon, courage. Ce soir, nous coucherons à Winnipeg. Ah! Ah! Ce n'est pas une sinécure d'être le secrétaire du "vieux Smith".

Là-dessus, l'auteur croit devoir insérer entre parenthèse cette réflexion qui veut être piquante:

Le "vieux Smith" et son "vieux garçon" pouvaient avoir quarante-cinq ans à eux deux. (p. 144)

Or, nous sommes dans les derniers jours de 1869 et Donald Smith, né en 1820, compte à lui seul quarante-neuf ans bien sonnés. Notez qu'il s'agit d'un homme considérable, pour lequel M. Constantin-Weyer professe une admiration sans bornes. C'est d'ailleurs un contemporain: lord Strathcona a vécu jusqu'en janvier 1914. Au moment de sa mort, il occupait le poste de haut-commissaire du Canada à Londres.

Lorsque le même personnage, arrivé au fort Garry (27 décembre 1869), se trouve en présence de Riel, celui-ci l'interroge et s'attire une réponse ahurissante.

— Quelles sont les nouvelles d'Ontario?

Smith le regarda en dessous:

— On dit que la Confédération Canadienne a été proclamée le mois dernier.

... Le métis s'éleva en protestations véhémentes:

— La Confédération, la Confédération... Sommes-nous du bétail? Monsieur Smith? je vous le demande? pour qu'on nous vende de la sorte... (p. 158)

A quoi rime cette indignation rétrospective? En décembre 1869, la Confédération canadienne comptait déjà deux ans et cinq mois d'existence... M. Constantin-Weyer a dû lire quelque part que les troubles de la Rivière-Rouge avaient été provoqués par l'entrée du Manitoba dans la Confédération: il en conclut un peu naïvement que la Confédération est née à cette date.

Le 24 août 1870, le colonel Wolseley prend possession sans coup férir du fort Garry. Et l'auteur de la *Bourrasque* d'écrire:

Grand politique et grand soldat, le général avait attendu pour pénétrer en Manitoba, que Riel et Lépine, bannis **(ils ne devaient être bannis que cinq ans plus tard)** fussent partis à cheval, tous deux, tranquillement, **à travers les flaques d'eau du dégel,** dans la prairie, où l'émeraude des jeunes pousses commençait à cacher la

terre, comme pour rapiécer l'usure que le soleil rongeait, trou par trou, au linceul de neige pourrie. (p. 188)

Nous sommes à la fin d'août, mais notre auteur l'ignore superbement. La date exacte de l'entrée des troupes canadiennes à Winnipeg, qui met fin au régime du Gouvernement Provisoire, est sans intérêt pour lui. En pleine chaleur torride de l'été manitobain, il nous montre les deux fugitifs pateaugeant dans la prairie détrempée par le dégel!...

Voilà à quel degré d'inconscience et de ridicule peut descendre un écrivain qui se mêle de faire de l'histoire — même romancée — sans préparation, sans souci des précautions les plus élémentaires de prudence et d'honnêteté.

Ce ne sont pourtant là que simples détails, — si l'on veut. On pourrait à la rigueur les négliger, pourvu que l'ensemble de l'oeuvre se rachetât par des qualités solides et des intentions louables. Nous allons maintenant pénétrer, avec l'auteur de la *Bourrasque,* au coeur même de l'histoire de l'Ouest canadien.

XII

Un peu d'histoire

M. Constantin-Weyer, par certains côtés, semble sympathique aux métis et à leur chef. Il le proclame, et nous voulons croire à sa sincérité. Il ne ménage pas ses sarcasmes à l'adresse des fanatiques de l'Orangisme, qui poursuivent d'une haine farouche tout ce qui est français et catholique. Cependant, par une singulière inconséquence, le drame tel que reconstitué sous sa plume, — les épisodes de pure imagination dont il l'agrémente, la manière dont il fait parler et agir ses personnages, — tout contribue à créer chez le lecteur une impression d'ensemble troublante, indécise, voire hostile à ceux dont il est supposé prendre la cause en mains. Ce partisan des métis méconnus et persécutés est un étrange avocat, dont le plaidoyer n'est pas loin de justifier les accusations de banditisme et de trahison portées contre eux dans le camp ennemi. Pauvrement documenté, nous l'avons vu, le peu qu'il

sait, on dirait qu'il prend plaisir à le dénaturer. Quand il ne pèche pas par ignorance, il pèche — ce qui est plus grave — par mauvaise foi.

Ce n'est pas la haine pure et simple des Anglais qui déclancha le mouvement de 1869 à la Rivière-Rouge. Quand M. Constantin-Weyer écrit qu'aucun métis ne voulait d'une Confédération canadienne et d'un gouverneur "parce qu'il représentait une reine Victoria anglaise et protestante", il publie une fausseté gratuite. Riel était dévoué aux institutions britanniques et ne toléra jamais aucun acte portant atteinte à l'autorité de la Reine. L'incident du drapeau est, à ce sujet, bien significatif. Au moment de l'arrestation à Ottawa de deux des délégués du Gouvernement Provisoire, O'Donoghue, dans un accès de fureur, descend le pavillon de l'*Union Jack* qui flottait dans l'enceinte du fort Garry. Riel le fait hisser de nouveau sur le champ et place au pied du mât André Nault, avec la consigne formelle de tirer sur quiconque osera y toucher.

Le gouvernement canadien, qui nourrissait l'ambition légitime de s'annexer les Territoires du Nord-Ouest, commit la maladresse de négocier avec la Compagnie de la Baie d'Hudson, maîtresse exclusive du pays, sans consulter la population. Celle-ci s'en montra justement offensée. Des arpenteurs ontariens, en-

voyés prématurément par Ottawa pour diviser les terres, achevèrent de l'irriter par leur sans-gêne et leur arrogance. Ils déclaraient ouvertement que les métis allaient être dépossédés au profit des nouveaux arrivants. C'était la croyance générale, même chez les Anglais de Winnipeg, que les malheureux seraient dépouillés sans rémission.

C'est alors que Riel, avec quelques partisans, força une équipe d'arpenteurs à suspendre ses travaux et prit des mesures pour fermer la porte de la colonie au gouverneur canadien, qui ne possédait d'ailleurs aucun titre officiel.

Le Gouvernement Provisoire n'était nullement hostile à l'entrée du pays dans la Confédération; mais il entendait que cet acte fût l'objet de pourparlers entre les deux parties intéressées et qu'un contrat en bonne et due forme garantît les droits de la population. Son rôle principal fut de dresser une *Liste des Droits* et de la faire accepter par les autorités d'Ottawa. Il sut mener à bien cette difficile entreprise. Il négocia des conditions de transfert honorables. Il obtint des garanties formelles pour l'élément catholique et français qui, autrement, eût été englouti dans l'instauration du nouvel état de choses.

Ce Gouvernement Provisoire était d'ailleurs parfaitement légitime et le seul alors

reconnu dans le pays. Fondé grâce à l'initiative des métis français, il avait reçu plus tard l'appui de l'élément anglais, sur les conseils de l'évêque anglican et de tout le clergé protestant.

Si nous croyons devoir préciser ces points d'histoire, c'est que — chose stupéfiante — on n'en trouve pas la moindre trace dans le récit de M. Constantin-Weyer. Gouvernement Provisoire? Liste des Droits? Envoi de délégués à Ottawa? Pas un mot de ces faits qui constituent le noeud du drame auquel on prétend nous faire assister! Dépouillé du mobile très noble qui l'a fait naître et le soutient, le mouvement nous apparaît incompréhensible, insensé, sans but avouable.

Autre fait capital passé sous silence et qui met en un relief saisissant le loyalisme des métis français: l'invasion fénienne.

Les Etats-Unis convoitaient depuis longtemps le Manitoba, qu'ils auraient voulu s'annexer. Leurs agents les plus actifs étaient les Féniens qui, au moment des troubles, assaillirent le Gouvernement Provisoire d'offres alléchantes de secours en soldats et en argent. Ils ne réussirent pas à ébranler l'attachement de Riel à la couronne britannique. Un peu plus d'un an après l'entrée de la province dans la Confédération, les Féniens s'imaginèrent qu'à

la faveur de certains changements, une tentative d'invasion aurait des chances de succès. Les mauvais traitements subis par les métis, la mise hors la loi de leur chef, le mécontentement général de la population, tout semblait favoriser leur projet. Il leur suffirait, pensaient-ils, de franchir la frontière pour voir leur armée grossie de tous ces mécontents et la jeune capitale sans défense tomber entre leurs mains.

La vérité est que si les métis s'étaient joints aux envahisseurs, comme ces derniers l'escomptaient, l'entreprise réussissait. Mais Riel et ses lieutenants, loin de faire cause commune avec les Féniens, se mirent à lever une troupe de volontaires pour marcher contre eux. A la nouvelle de ce coup de théâtre qui anéantissait leurs plans de conquête, les bandes d'aventuriers n'eurent plus qu'à se disperser. L'Ouest canadien restait à l'Angleterre, grâce à la fidélité des métis français.

Qui ne voit que ce dernier épisode si caractéristique de l'histoire des troubles du Manitoba éclaire les événements d'un jour nouveau? Mais en l'incorporant dans son récit, l'auteur eût ruiné sa légende d'un peuple métis adversaire irréconciliable des Anglais.

XIII

Un Riel inédit

Non content d'escamoter et de dénaturer des faits acquis à l'histoire, M. Constantin-Weyer use de la même liberté avec ses personnages, leur prêtant un caractère et un rôle en contradiction flagrante avec la vérité et la tradition. Il cuisine un Riel tout à fait inédit et tient d'abord à en faire, — cela va de soi, — un homme au type indien fortement prononcé. Presque à chaque page il glisse une allusion à ses aïeules indiennes, au sang sauvage qui opère chez lui d'étranges poussées irrésistibles. Il écrit sans hésiter: "... Le sang indien que Riel tenait de sa mère..." (p. 69). Or, la mère de Riel était Julie Lagimodière, fille de Jean-Baptiste Lagimodière, Canadien français de la province de Québec, et de Marie-Anne Gaboury, la première femme blanche venue dans l'Ouest. Le peu de sang indien qui coulait dans ses veines, il le tenait de sa grand'-mère paternelle, métisse franco-montagnaise,

et de son père, métis par sa mère. Pourquoi faire tant de cas d'une filiation si peu accentuée? En réalité, les propres enfants de M. Constantin-Weyer, dont la mère a une plus longue ascendance de sang mêlé, sont plus indiens que ne l'était Riel.

Le chef métis ne fut pas davantage le coureur de filles et le débauché que nous peint la *Bourrasque*. Tous les témoignages s'accordent à dire que sa vie privée fut parfaitement honorable. Ses pires ennemis, qui colportèrent tant de calomnies sur son compte, ne purent l'atteindre par ce côté. Il jouissait d'une réputation tout à fait inattaquable. Mais cela ne dérange pas notre romancier. De ce jeune homme courtois et d'une nature mystique, il fera un être vulgaire, d'une immoralité froide et inconsciente. On le voit préluder à sa mission de chef par une suite de polissonneries dénuées de toute originalité. Puis, au moment décisif où se jouera le sort du pays, un conflit intime surgira entre ses projets d'ambition et l'amour, personnifié cette fois par une hétaire de la race supérieure. L'homme d'Etat se laissera bêtement trahir par l'amant désarmé et ne sauvera son honneur que par accident...

Voulez-vous savoir comment Riel parle à

ses hommes? Voici quelques échantillons de ses propos:

— Ah! mon sapré maudit torvieu d'enfant de chienne! C'est d'même que tu fais ton métier? Ah! t'en es un joli bâtard de laisser entrer icite des étrangers... Des Angliches encore... (p. 160)

— Et t'y penses-t'y, mon torvieu de Christ, dit Riel, qui parlait savamment le patois métis, et tu penses-t'y que moié, Louis Riel, je suis revenu des Etats pour les chiens?... Non, je suis revenu pour vous faire libres, vous aut', métiffs, dont je suis et dont tu es. Entends-tu, sacré bâtard? (p.. 161)

Qu'on n'objecte pas que Riel, qui avait la réputation d'un homme raffiné et avait étudié dans l'un des meilleurs collèges de la province de Québec, ne pouvait tenir un pareil langage. M. Constantin-Weyer n'a jamais rencontré un métis bien élevé. Quant à l'instruction donnée au jeune Riel par les Sulpiciens de Montréal, il a pris soin de nous dire qu'il ne fallait pas la prendre au sérieux.

Il avait été enfermé dans un collège, à Montréal, où on l'avait bourré d'histoire sainte, d'un peu de grec et de latin, des éléments de la géométrie euclidienne et d'apologétique chrétienne, science parfaitement inutile à un adolescent qui possédait d'ailleurs la foi du charbonnier, et ne concevait pas un instant qu'on pût douter de la parole d'un orateur en soutane. (p. 37)

Voici son héros dans une autre posture qui ne manque pas de piquant:

Riel, enfermé dans le bureau dont il avait dépossédé l'ex-justice Cowan, plissait le front et tirait la langue

en composant laborieusement un appel aux métis anglais et écossais. Après bien des heures, après bien des chiffons de papier maculés d'encre, rageusement froissés, et qui terminaient en feu d'artifice dans le tuyau de poêle leur courte et inutile carrière, après beaucoup de jurons qui faisaient frémir les employés prisonniers en leur présageant le retour des supplices les plus indiens, après des batailles brutales avec la plume et l'encrier, il parvint à mettre sur pied la proclamation suivante. (p. 160)

On se demande quelle élucubration informe va sortir d'une plume tenue aussi gauchement. Dieu merci! l'auteur ne l'a pas rédigée pour lui. Il s'est contenté de l'extraire des documents officiels — et elle est parfaite de sagesse, de sobriété et de correction... Si M. Constantin-Weyer avait connu un tant soit peu les écrits de Riel, — en particulier sa lettre au lieutenant-gouverneur Morris sur le soulèvement de la Rivière-Rouge et son mémoire sur la race métisse, — jamais il n'aurait osé en faire l'homme grossier, ignorant, décrit dans cette page.

Mais il nous reste à achever le tableau:

Bien des années après, Antoine Ritchot se rappelait encore comment Riel, ayant composé cette affiche avait, par des paroles sonores et terriblement peu chrétiennes, manifesté l'ennui de n'avoir pas de secrétaire pour la reproduire au nombre d'exemplaires voulu et comment lui, Antoine, et son frère Janvier, pour empêcher les hérétiques d'entendre ces blasphèmes et d'en témoigner contre leur auteur au jour du Jugement Dernier, (et que

le bon Dieu lui pardonne!) avaient sans discontinuer chanté des cantiques à tue-tête, pendant sept heures de temps, en se relayant tous les deux. (p. 110)

La scène est trop chargée cette fois pour mériter l'indignation. Disons simplement que Riel avait un secrétaire dont le nom est connu de tous, — sauf de M. Constantin-Weyer. C'était son ami intime Louis Schmidt, du même âge que lui, envoyé en même temps que lui dans l'Est par Mgr Taché pour y faire ses études. Il fut plus tard membre de la première et de la troisième législature du Manitoba. Louis Schmidt vit encore; il est dans sa quatre-vingt-huitième année. Il y a quinze ans que je suis en relations avec lui et qu'il m'honore de son amitié. C'est un homme remarquablement cultivé et spirituel, au courant de tout ce qui intéresse la vie française, maniant habilement la plume, ayant la coquetterie du parler français précis et élégant.

XIV

L'art de dénaturer l'histoire

L'auteur de la *Bourrasque*, on le voit, recherche toutes les occasions d'amoindrir son héros et de lui aliéner la sympathie du lecteur. Nous n'oserions dire s'il agit de propos délibéré ou s'il le trahit inconsciemment. De toute évidence cependant, son dessin est de rabaisser le mouvement insurrectionnel des métis, de le faire sombrer dans le ridicule. C'est du moins le résultat qu'il obtient auprès de ceux qui acceptent sans contrôle sa version historique, où pullulent les faussetés et les contrefaçons. Non content d'écarter des faits essentiels, qui modifient de fond en comble le sens des événements, il dénature de son mieux ceux qu'il conserve et réussit sans peine à les rendre odieux ou grotesques.

Le procédé dont il use pour cela est extrêmement simple. Chaque fois que se présente un épisode tragique ou chevaleresque, susceptible de relever le ton du récit ou de nous

impressionner favorablement, vite, il le noie dans une scène d'ivrognerie ou de luxure, — et nous voilà derechef dans la boue...

A titre d'exemples, nous allons rappeler deux des principaux épisodes des troubles de la Rivière-Rouge et voir de quelle façon ils se trouvent travestis.

Le 11 octobre 1869, *(et non pas le 5, comme l'écrit M. Constantin-Weyer)*, André Nault, cultivateur de Saint-Vital, près de Fort Garry (aujourd'hui Winnipeg), aperçoit des arpenteurs qui tirent des lignes sur sa terre. Il s'avance vers eux et leur signifie d'avoir à cesser leur travail; mais, peu familier avec l'anglais, il ne réussit pas à se faire comprendre. Il va demander l'aide de son cousin Riel, qui arrive bientôt à la tête d'une poignée de métis non armés. Riel dit à l'arpenteur en chef que cette terre appartient à André Nault et lui enjoint de respecter sa propriété. Pour toute réponse, l'Anglais ordonne à ses hommes de continuer leur besogne. Mais Riel se dresse devant eux, met le pied sur la chaîne et s'écrie: "Je vous défie d'aller plus loin!" Nault et Ritchot, qui viennent de quitter leur veste, se préparent à l'attaque; mais les Ontariens jugent plus prudent de plier bagage et d'aller déposer une plainte devant le gouverneur de la Baie d'Hudson.

Ce fut le premier acte d'autorité de Riel,

le coup décisif qui groupa autour de lui les métis mécontents. Tous les historiens ont consigné le fait, en lui accordant l'importance qu'il mérite. Voyons ce que devient cet événement sous la plume du romancier.

Il fait passer au jeune chef toute l'après-midi de ce jour-là dans une petite clairière entourée de trembles et de saules, en compagnie de Véronique Lapointe.

> Lorsque Riel rentra chez lui, il faisait déjà nuit. Il se sentit un peu confus d'avoir donné tant de temps à l'amour.
>
> Il le fut encore bien plus, lorsqu'il sut qu'en son absence, on l'avait envoyer chercher de la part de Nault, un métis, qui cultivait une jolie petite ferme près de Sainte-Anne-des-Chênes. (p. 64)

Avant d'aller plus loin, rectifions les notables erreurs contenues dans cette queue de phrase. Tout-à l'heure, on va affubler Nault d'une imposante généalogie indienne. Or, il était Canadien français de naissance. Sa propriété, que l'on situe à Sainte-Anne-des-Chênes, à 30 milles de Winnipeg, en était à la porte; c'est l'endroit même aujourd'hui occupé par le Collège d'Agriculture et l'Université. Et cette "jolie petite ferme" n'avait pas moins de 111 acres.

Dans la suite, l'auteur fera mourir Nault avant 1884. Il devait vivre jusqu'en 1924 et atteindre l'âge vénérable de 95 ans. Si sa verte

vieillesse se fût seulement prolongée de quelques mois, il eût pu lire dans la *Bourrasque* le récit d'une effarante fantaisie des événements auxquels il avait pris une part si active et l'annonce de son propre décès anticipée de plus de quarante ans!

Mais revenons à l'incident des arpenteurs raconté par M. Constantin-Weyer:

Alors Nault monta à cheval. Tandis qu'il envoyait un de ses garçons prévenir Riel, qu'on ne trouva pas (heureusement pour la réputation de la grosse Véronique) le vieux métis **(le "vieux métis" avait quarante ans)** s'en allait demander aide à Janvier Ritchot. Celui-ci avait rapporté, la veille, une bouteille de whisky, marchandise rare, et les deux hommes décidèrent avant toute chose, de la boire. Ce qui leur donna d'ailleurs un allant du diable. Comme disait Ritchot, "il y a pus de choses qu'on ne croit dans le cul d'une bouteille".

Les deux hommes passèrent chez Lépine qui tannait la peau d'un orignal abattu quelques jours auparavant puis chez le vieux Ducharme, puis chez Joseph Dumas, dont ils embauchèrent les quatre garçons. Comme, heureusement, il n'y avait plus rien à boire, en une heure, ils furent quarante hommes bien armés.

C'est pourquoi il n'y eut pas de bataille. Dans sa précipitation à s'enfuir devant la fureur de Janvier Ritchot, Dennis oublia un baril de whisky. Cela, c'était vraiment une victoire, et tous les membres de l'expédition s'enivrèrent, comme il leur était dû.

Ils étaient saouls, et ils chantaient des refrains différents, quand Riel les rencontra. Tous à la fois, ils entreprirent de lui raconter l'histoire d'une façon différentes.

Les hoquets rendaient leur élocution pénible. Le

vieux MacIvor vomissait la moitié de ses mots. Mais, parce qu'il supportait mieux la boisson que les autres, et non pas parce qu'il avait moins bu, le vieux Ducharme bégaya quelques paroles qui voulaient dire que Riel était un bon capitaine, et que, tandis que les simples soldats étaient occupés à une opération de rien du tout, le chef avait d'autres devoirs qu'il remplissait. Il fallait le remercier d'avoir passé l'après-midi à jongler et à carculer des plans politiques "ben, ben importants".. Une ovation bruyante surprit Riel. On le trouva modeste, parce qu'il refusait qu'on le portât en triomphe. En réalité il avait peur que les ivrognes ne le fissent choir. (pp. 66, 67)

Ce récit n'enlève pas seulement à Riel tout le crédit pour son premier acte de chef; il le met dans une position ridicule et humiliante. Comment le lecteur ordinaire, qui s'imagine de bonne foi que ceci repose sur quelque fondement, ou du moins sur quelque vraisemblance historique, pourrait-il prendre au sérieux un mouvement national ayant à sa tête un tel chef servi par de tels soldats?

Les scènes de répugnante ivrognerie de ce genre abondent dans la *Bourrasque*. Il s'en dégage l'impression très nette que le whisky coulait à flots et que le désordre régnait à l'état habituel dans l'armée de Riel. La vérité est que l'usage des boissons était strictement interdit dans l'enceinte du fort Garry. Seules les sentinelles, qui devaient se tenir au poste par une température très rigoureuse, avaient droit à une ration de rhum. Une fois, par exception,

on en distribua à tous les hommes rassemblés dans la cour. Ce fut lors de l'inauguration du fameux drapeau fleurdelisé du Gouvernement Provisoire. Par ailleurs, de nombreux métis avaient fait serment de s'abstenir de liqueurs tant que la question qui les retenait sous les armes ne serait pas réglée. Cette louable sobriété n'était pas limitée seulement aux militaires. Tout citoyen ou étranger trouvé en état d'ivresse était promptement arrêté et emprisonné.

Mais c'est surtout à propos de l'exécution de Thomas Scott que l'auteur en prend à son aise avec l'histoire et donne libre cours à son imagination débridée. L'affaire Scott, c'est le grand événement de l'insurrection de 1869-70. Sans elle, les troubles se seraient réduits à peu de chose et n'auraient guère eu de retentissement à l'extérieur. La mise à mort de ce jeune Orangiste ontarien fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres et partagea le pays en deux camps violemment opposés.

Scott était un assez triste individu, extrêmement fougueux et querelleur, qui s'était signalé par une opposition irréductible au Gouvernement Provisoire. Plusieurs fois saisi et relâché sur la promesse de se tenir en paix, il était constamment repris les armes à la main. Dans sa prison, il insultait ses gardes et se livrait sur eux à des voies de faits. Il était

allé jusqu'à menacer de mort Riel dès qu'il serait en liberté.

L'auteur de la *Bourrasque*, qui se documente volontiers chez les ennemis des métis, fait diriger le procès par Riel lui-même. Ce dernier n'était pas membre de la cour martiale; il n'eut rien à voir dans l'interrogatoire ni dans la condamnation de l'accusé. Mais il estima que la justice devait suivre son cours et refusa d'entendre ceux qui imploraient la grâce de Scott. L'autorité suprême du Gouvernement Provisoire se trouvait en jeu. Surseoir à l'exécution, c'eût été proclamer la faillite du seul pouvoir existant et livrer le pays à l'anarchie.

M. Constantin-Weyer n'a garde d'indiquer ces circonstances atténuantes, mais il entoure la fin du malheureux condamné d'une mise en scène inattendue où Riel fait encore bien piètre figure de chef. Peu de temps avant l'heure fatale, la porte de sa chambre s'ouvre et Mme Harmastyne est contre lui, en larmes, implorant le pardon du jeune Ontarien. Elle l'obtient sans peine... Les minutes passent, un commandement bref retentit dans la cour. Riel s'arrache aux bras de la femme pour crier l'ordre de surseoir, mais il arrive trop tard.

Riel et madame Harmastyne se regardèrent l'un l'autre. Si atrocement pâles tous deux, défigurés presque... subitement vieillis. Ils savaient maintenant devoir

se haïr mutuellement à jamais, et que l'énoncé même du nom de l'un serait pour l'autre une douleur inguérissable.

D'un bond, le chef dégringola les escaliers, fut dans la cour. Il questionna d'une voix haletante Elzéar Goulet penché sur Scott.

—Dis?

— Mais, il vit, répondit Goulet, Dieu merci.

Goulet essuya de la sueur avant de continuer:

— On pourra p'être le sauver.

Riel, (un regard de gratitude à Goulet), se baissa et enleva dans ses bras le corps de Scott; il y mit presque de la tendresse... Le coeur battait encore, et le petit trou noir, par où s'échappaient un souffle et du sang, n'était peut-être pas mortel.

Lentement, Riel le porta dans les escaliers. Il s'en allait vers sa chambre, mais une pensée le retint... Cette chambre, il ne la voulait plus revoir jamais, plus jamais. Il s'en alla vers une autre, au hasard, celle de Pat'O'Donoghue.

A l'entrée de Riel, l'Irlandais fit un geste maladroit et précipité, pour cacher une bouteille que le métis ne songeait nullement à remarquer. Pat' regarda avec stupéfaction le chef du gouvernement métis poser sur son lit cet homme qui était un ennemi et qui respirait encore... De quel droit Scott trichait-il avec la mort?... (pp. 184-185)

Pat' accepte de garder et de soigner l'Orangiste. Riel lui enverra une bouteille de whisky pour lui tenir compagnie. Quelque temps après, il revient prendre des nouvelles du blessé.

Avant que le métis eût atteint la porte, il y eut

dans la chambre un coup de pistolet, puis un rire démoniaque... Un jet glacé doucha le dos et les aisselles de Riel.

D'un coup de pied, Riel enfonça la porte. A travers la fumée, le cadavre de Scott saignait... Pat'O'Cork tourna vers le chef des yeux hébétés et constata d'une voix tragique:

— Il n'y a plus de whisky dans la bouteille! (pp. 186-187)

C'est sur ces pages écoeurantes que se termine, à proprement parler, l'histoire des événements de la Rivière-Rouge. La première aventure de Riel avorte ignominieusement dans la boue et le sang. C'est une fin digne du début et des diverses étapes que lui assigne l'auteur.

Et pourtant, c'est à l'action de Riel, c'est au remarquable sens politique de ce jeune homme de vingt-cinq ans et à l'ascendant qu'il sut exercer sur ses concitoyens, que l'élément franco-catholique du Manitoba doit sa situation d'aujourd'hui. Les garanties obtenues en 1870, il est vrai, ne tinrent que pendant vingt années. Le jour où les électeurs de sang français tombèrent au rang d'une faible minorité, elles eurent le sort d'un vulgaire chiffon de papier. Mais ces vingt ans de régime légal à peu près équitable leur permirent de se développer librement et d'affermir leurs positions,

au point que leur avenir est maintenant assuré, même sans aucun statut officiel.

Louis Riel et les métis ont été les premiers artisans de la survivance française dans l'Ouest.

XV

Quelques personnages autour de Riel

Les autres personnages historiques qui gravitent autour de Riel sont traités avec la même désinvolture, au mépris de toute vraisemblance et de toute véracité.

Nous venons de voir à l'oeuvre William B. O'Donoghue — affublé, on se demande pourquoi, du surnom de Pat'O'Cork. M. Constantin-Weyer en fait un être méprisable, — ivrogne répugnant, chanteur de couplets orduriers et, pour combler la mesure, meurtrier de Scott...

Le fameux Irlandais, qui remplissait avec beaucoup de compétence la charge de trésorier dans le Gouvernement Provisoire, était connu pour ses sentiments antibritanniques et pro-américains; mais il se distinguait par sa conduite irréprochable et une sobriété exemplaire. Professeur de mathématiques au Collège de Saint-Boniface et se préparant à embrasser l'état ecclésiastique au moment où éclatèrent les troubles, il abandonna ses études pour se

joindre à Riel. L'abbé L. Giroux, aumônier de la garnison du fort Garry, qui le connaissait bien, assure qu'il était "un gentleman dans toute la force du terme". Il fut pour beaucoup dans les règlements qui imposèrent une sage tempérance aux métis sous les armes.

Comme on voit que l'auteur n'est pas heureux dans le choix qu'il fait d'O'Donoghue pour lui confier un rôle aussi crapuleux...

Mgr Taché ne fait guère que passer dans les pages de la *Bourrasque,* où son nom est fréquemment écrit "Tasché". Il va de soi que M. Constantin-Weyer n'a pas eu connaissance du rôle de premier plan joué dans les événements de 1869-1870 par l'évêque de la Rivière-Rouge. Son retour précipité de Rome (où il assistait au Concile) sur les instances du gouvernement canadien, la mission officielle dont on le chargea auprès de la population métisse, ses efforts de cinq années pour l'obtention de l'amnistie: ce sont là autant de faits inexistants. D'ailleurs ils ne sauraient cadrer avec le dessein arrêté de l'écrivain de montrer le pasteur en opposition sourde avec ses ouailles.

Mû par un sentiment de naïveté touchante, Riel vient prier Mgr Taché "de bien vouloir attirer sur l'effort métis le regard de la France". Il est accueilli fraîchement. L'évêque se montre plein d'animosité contre la France. Ce

qu'il lui reproche, ce n'est pas l'abandon du Canada, ce sont les événements de 1789, la mort de Louis XVI, Napoléon, 1830, 1848...

Le pauvre Riel n'y comprend rien.

— Je m'étonne, Monseigneur, que vous préfériez l'hérétique au catholique, même médiocre, l'Anglais au Français et à l'Irlandais.

— J'ai charge d'âmes. Je dois vous écarter de la pourriture... (p. 90)

Paroles étranges dans la bouche d'un évêque dont les missions sont soutenues principalement par l'argent des catholiques de France et dont la grande majorité des prêtres sont des fils de ce même pays qu'il appelait: "la terre classique du dévouement".

Après l'exécution de Scott, — alors que le malheureux, manqué par le peloton de mauvais tireurs, — gît sur un grabat, sous la garde d'un ivrogne fou furieux, — le nom de Mgr Taché reparaît, associé aux plus lugubres nouvelles:

Le courrier lui apprenait (à Riel) l'arrivée prochaine de Mgr Taché, muni de pleins pouvoirs. Le clergé obtenait naturellement satisfaction entière en ce qui concernait la question des écoles catholiques subventionnées par le gouvernement. Les métis obtenaient un demi-quart de satisfaction: une illusoire compensation en terres. A lui, Riel, ainsi qu'à Lépine, on laissait entrevoir l'exil....

Pour la première fois, il mettait en doute l'infaillibilité du clergé; ainsi, Rome avait, aux dépens de la

France, fait le jeu de l'Angleterre protestante... (pp. 185-186)

On a beau se prendre la tête à deux mains et rassembler toutes les données du problème, on n'arrive pas à saisir comment le clergé obtient satisfaction, tandis que les métis sont sacrifiés. L'intervention de Rome dans l'affaire est un autre mystère qu'il faut renoncer à éclaircir. Mais dans l'esprit du lecteur docile, l'impression demeure d'un évêque catholique français qui a trahi les siens...

Voici maintenant le curé Ritchot, qu'on nous présente "jovial", ventru, barbu, le nez couvert de verrues, la soutane débraillée et sale". Ce prêtre avait pris franchement le parti des métis, et, "chaque dimanche, il fulminait en chaire contre *les cochons de l'Ontario.*"

Ecoutez-le parler au jeune Norbert Provencher, secrétaire du lieutenant-gouverneur McDougall:

— ... Hi! Hi!... je m'en vas dire ma messe à laquelle vous assisterez, et je m'en vas vous faire un sapré beau sermon pour vos cochons d'Ontario. Margaritas ante porcos... Hi! Hi!... A soière (ce soir), on vous reconduira chez votre cochon de McDougall et vous lui répéterez à lui et aux autres cochons d'Ontario la teneur de mon sermon...

... Le prêtre poussa l'amabilité jusqu'à abréger un sermon généralement fort long. Il supprima pour cela les commentaires sur l'Evangile du jour et réduisit son

discours à une bordée de vérités diffamatoires, mordantes et savoureuses au sujet des orangistes d'Ontario (qu'il appela seulement des pourceaux), sur le gouverneur McDougall, et sur les arpenteurs qui venaient à l'avance faire l'inventaire des biens du pauvre monde pour le partager entre les coquins de... cochons (pardon, mon Dieu! mais je vous prends à témoin que c'est vrai) d'Anglais d'Ontario. (pp. 92-94)

Très original, le curé Ritchot; mais il n'est pas là tout entier. Poursuivons:

... Un ordre formel de Monseigneur avait seul empêché le missionnaire de devenir lui-même un des chefs militaires de la Rivière-Rouge...

C'était le gros et jovial ecclésiastique qui, avant le départ d'O'Donoghue, avait suggéré les termes de l'accord à faire avec le Sinn-Fein américain. Il avait pris plaisir à inviter l'Irlandais à sa table et à écouter l'homme incendiaire, — les flammèches de ses cheveux brûlant drôlement au-dessus de sa figure tachetée de son — promettre aux persécuteurs de sa race des supplices dignes d'eux. Mais lorsqu'il s'agissait de haine, le prêtre dépassait encore O'Donoghue.

Certains jours, il étonna et effraya Riel. Il révéla une âme d'inquisiteur. Il parlait avec un enthousiasme lyrique, tantôt avec une froide précision de technicien, des divers supplices qu'il était juste, salutaire et bon d'infliger aux hérétiques, pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'édification des âmes.

A l'entendre parler, Riel se révélait physiquement un fils des Sioux et des Crees. De la façon la plus curieuse du monde, ses yeux se bridaient et à eux seuls abolissaient toute trace du sang français. Parallèlement, son âme devenait barbare; une ivresse le saisissait, un éblouissement, plus exactement, comme s'il eût été entraîné dans une danse autour du feu d'enfer, où son

imagination se représentait un supplice éternel infligé aux Anglais. (pp. 130-131)

On s'étonne que, sous l'influence d'un fanatique aussi dangereux, les métis de la Rivière-Rouge n'aient pas réussi à mettre le pays à feu et à sang et à exterminer la race maudite. Il est vrai que le bon curé Ritchot n'avait rien des sentiments haineux et de l'âme d'inquisiteur que lui prête l'auteur de la *Bourrasque*. Original, certes, il l'était et son langage, au besoin, pouvait rivaliser de pittoresque avec celui des métis. Il était de coeur avec ces derniers dans leurs revendications et son presbytère servit de premier quartier général au Gouvernement Provisoire. Il s'associa au mouvement pour mieux le contrôler et le maintenir dans les bornes d'une sage modération, — et l'on peut dire que ce but fut atteint.

Le curé de Saint-Norbert était si peu l'ennemi juré des Anglais, qu'il entretenait des relations cordiales avec les autorités. Celles-ci, sachant l'influence qu'il exerçait sur la population, usaient volontiers de son intermédiaire dans certaines circonstances délicates. Lors d'une grande assemblée tenue au fort Garry à l'heure la plus critique des troubles, quand vint son tour de parler, l'abbé Ritchot déclara qu'il était heureux de se trouver aux côtés de l'évêque (anglican) de la Terre de Rupert et

du clergé protestant, parce qu'il était convaincu que tous avaient à coeur les meilleurs intérêts du peuple, le règne de l'ordre et de la paix. Nous sommes loin du langage insensé du prêtre fanatique rapporté plus haut. L'historien anglais Begg écrit que ces nobles paroles firent plus pour l'apaisement des esprits que tous les autres discours.

Mais son principal titre de gloire, le curé Ritchot le doit à son rôle comme chef de la délégation envoyée à Ottawa pour discuter les conditions de l'entrée du Manitoba dans la Confédération. Cette délégation, — qui n'a pas trouvé place dans le récit de M. Constantin-Weyer, — accomplit, nous l'avons vu, une mission fort importante; mais il fallut rien moins que son habileté consommée pour la mener à bien. Quand il alla prendre congé du premier ministre Macdonald, le célèbre homme d'Etat lui dit en lui serrant la main: "Père Ritchot, si vous n'étiez pas prêtre, je vous demanderais d'entrer dans mon cabinet."

A ces qualités de prudence et de diplomatie, qu'il sut mettre au service de ses compatriotes pour le plus grand bien du pays, il joignait une âme profondément sacerdotale, pénétrée de dévouement et de charité. Sa mémoire vivra éternellement dans les oeuvres dont il a doté la paroisse de Saint-Norbert: le monastère des trappistes de Notre-Dame des

Prairies, filiale de l'abbaye de Bellefontaine, en France; l'Asile Ritchot, pour les enfants trouvés; l'Académie Commerciale Ritchot, école primaire supérieure pour les garçons. Une municipalité de la province et une rue de la ville de Saint-Boniface portent aussi son nom. Conseiller et vicaire général des deux archevêques de son temps, il fut le premier prêtre de l'Ouest à qui le Saint-Père conféra la dignité de protonotaire apostolique.

Seul un homme profondément ignorant des choses du Manitoba, — ou déterminé à faire fi de l'histoire et de la tradition — pouvait tracer de ce personnage ecclésiastique la caricature que l'on a vue plus haut.

Mais comment se fait-il que parmi tant d'acteurs mêlés à ce drame, il ne se trouve que des êtres grossiers, ivrognes, cruels, anormaux?... Il serait si reposant de rencontrer quelques figures honnêtes, humaines, intelligentes et sympathiques...

Nous en coudoyons quelques-unes ici et là. Naturellement, pas parmi les métis, gens de sac et de corde. De ceux-là, on ne saurait parler avec trop de mépris. Mais qu'un Cameron, un Boulton, un Wolseley ou un Donald Smith apparaisse: aussitôt le vocabulaire se hausse de plusieurs degrés et la raillerie cède la place à une déférente courtoisie. Les sentiments in-

times de M. Constantin-Weyer ne sont guère douteux. Toute son admiration va à la race des vainqueurs qui ont écrasé le petit peuple métis issu des héroïques pionniers de la Nouvelle-France.

Déjà, dans *Manitoba*, il s'était efforcé de camper Donald Smith en prototype de la réussite anglo-saxonne. (1) L'exemple n'était pas mal choisi. Prophète et visionnaire, en même temps qu'habile réalisateur, cet Ecossais est l'un des grands artisans de la fortune remarquable de l'Ouest canadien. Mais c'est pousser trop loin le goût des comparaisons que de vouloir dresser l'un contre l'autre le haut-commissaire du gouvernement d'Ottawa et le jeune chef du Gouvernement Provisoire, avec le des-

(1) Pour ce qui est de la valeur de ce morceau (le poème de l'étonnante réussite anglo-saxonne), nous faisons nôtre l'appréciation de l'abbé Olivier Maurault, P.S.S.:

"Le poème de l'étonnante réussite anglo-saxonne a été jugé très favorablement dans une revue du pays, nous l'avions trouvé vide, parfois faux. Nous l'avons relu: c'est du pur dithyrambe. Quand un Français se mêle de louer les Anglo-Saxons, il n'y va pas de main-morte... Le portrait imaginaire, symboliste si l'on veut, de Donald Smith, est assez agaçant. Le jugement sur la métaphysique, dans sa tranquille suffisance, est insipide. Nous sommes de ceux qui croient que l'esprit latin et catholique n'a rien à envier au cerveau anglo-saxon et protestant, bien au contraire." (Brièvetés, p. 191. Louis Carrier et Cie, Montréal, 1928.)

sein de conclure à la supériorité incontestable des Anglais.

La première entrevue des deux personnages offre un contraste fortement tendancieux entre la grossièreté du métis et la courtoisie du directeur de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce manque d'éducation invoqué pour les besoins d'une mauvaise cause, nous le savons contraire aux faits les mieux établis. Personne ne nie l'habileté dont fit preuve Smith dans les circonstances difficiles où il se vit aux prises avec Riel; mais il trouva dans ce dernier un adversaire beaucoup plus redoutable que pouvaient laisser prévoir sa jeunesse et son inexpérience. Il l'apprécia d'ailleurs fort justement, puisqu'il écrivit à cette époque:

> Riel peut avoir ses fautes et ses faiblesses, mais il est décidément un homme en dehors du commun. D'abord, son extérieur est frappant: il a le teint basané, avec une grosse tête et un oeil perçant... Il paraît assez instruit et, somme toute, me fait l'impression d'un homme remarquable, mais mal équilibré. **(Beckles Willson, Life of Lord Strathcona and Mount Royal, p. 165.)**

Y compris la restriction de la fin, ce jugement peut être ratifié par l'historien impartial. Mais le dernier historien de Riel s'est montré moins généreux que ses adversaires encore chauds de la bataille.

XVI

L'insurrection de 1885

Les oeuvres compactes et fouillées ne sont guère dans les habitudes de M. Constantin-Weyer. On sent qu'il a hâte d'en finir. C'est à peine s'il consacre cinquante pages à l'insurrection de 1885, au procès et à l'exécution de Riel, qui fourniraient à eux seuls la matière d'un roman copieux.

Sa documentation sur cette deuxième phase de la carrière de son héros vaut à peu près celle de la première. S'arrêtant moins aux détails, il se fourvoie moins fréquemment; mais il demeure toujours l'historien approximatif et insuffisant, si souvent saisi en flagrant délit d'ignorance et de parti pris.

Les causes réelles du soulèvement sont mal indiquées, et le lecteur reste sous l'impression qu'il s'agit encore uniquement de l'éternelle haine de race entre Français et Anglais. On lui parle d'une vague réclamation de terres, sans autres précisions, et de griefs inexistants

au sujet de l'enseignement du français et de la religion.

Depuis une douzaine d'années déjà, les métis de la Saskatchewan adressaient aux autorités fédérales diverses demandes que leurs évêques et missionnaires appuyaient de toutes leurs forces, mais elles venaient se heurter contre l'incompréhension et le mauvais vouloir des gouvernants d'Ottawa. En somme, c'était l'histoire des troubles du Manitoba qui se répétait. Là aussi, ce fut une question de terres et d'arpentages qui déclancha le mouvement.

Les métis, en établissant leurs petites colonies, avaient adopté l'usage de la province de Québec et des premiers temps de la Rivière-Rouge. Leurs fermes étaient divisées en bandes assez étroites bornées à une extrémité par la rivière et s'étendant sur deux milles en profondeur. Ceci permettait le groupement des habitations et l'accès du cours d'eau à chacune d'elles. Le système d'arpentage fédéral, qui découpait le terrain en grands carrés uniformes, sans tenir compte des premiers occupants, jetait naturellement la perturbation parmi ces pauvres gens. Dans certains cas, les nouvelles divisions plaçaient sur la même section jusqu'à dix familles, tandis que la partie la plus reculée de leurs propriétés allait être prise par des étrangers. C'était la ruine de tous les centres français. Entre temps, de nom-

breux colons arrivaient de partout et s'emparaient des meilleures terres. Une fois de plus, les métis se voyaient sous la menace d'être expulsés par des nouveaux venus de l'Ontario et d'ailleurs.

Les autorités d'Ottawa continuaient de rester sourdes aux justes réclamations et les esprits se montaient. C'est alors que l'on décida de recourir à Louis Riel et de lui envoyer des émissaires aux Etats-Unis. La population entière, sans distinction de race, était unanime à dénoncer les pouvoirs publics. Métis anglais et écossais, aussi bien que français, avaient demandé l'aide de l'ancien chef du Gouvernement Provisoire.

Il fut accueilli avec enthousiasme. Pendant plusieurs mois, il se montra très actif, mais modéré, recommandant l'emploi des moyens légaux.

Bientôt les choses se gâtèrent. D'après la version de M. Constantin-Weyer, la première opposition vint du supérieur des Oblats de la région, — qu'il appelle le Père Ernest.

Alors le Père Ernest, sa barbe noire semblant projeter en avant toute sa courte silhouette, exhala à travers toute la contrée des plaintes malodorantes, qui découragèrent les métis et avertirent les Anglais.

— Riel, disait-il, c'est un sapré fou... Pas du tout l'homme que je croyais... Il veut changer toute la religion... c'est un hérétique! (p. 215)

Ce Père Ernest était le Père Alexis André, missionnaire fameux dans cette partie septentrionale de la Saskatchewan qui devait devenir plus tard le diocèse de Prince-Albert. La substitution accidentelle de nom s'explique aisément. M. Constantin-Weyer, qui ne consulte pas les auteurs et se fie à sa mémoire, avait retenu vaguement que l'oblat en question s'appelait d'un nom patronymique qui fait d'ordinaire l'office de prénom. Au lieu d'André, il est tombé sur... Ernest, qui appartient à la même famille de noms à double fin. L'erreur n'est pas si énorme.

Tout à l'heure, nous allons trouver parmi les défenseurs de Riel un avocat du nom de Fritz Patrick, — qu'on serait tenté de prendre pour quelque personnage échappé d'un roman d'Erckmann-Chatrian. Il s'agit de sir Charles Fitzpatrick, qui deviendra plus tard ministre de la justice dans le cabinet Wilfrid Laurier, puis juge en chef de la Cour d'appel d'Ottawa et lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Un personnage considérable, qui, d'ailleurs, vit encore. Mais M. Constantin-Weyer ignore aussi parfaitement le Canada d'aujourd'hui que le Canada d'il y a cinquante et soixante ans.

La renommée militaire elle-même n'est ici d'aucun poids. Le nom du général Middleton, chef de l'expédition envoyée contre les rebel-

les, ne sera pas davantage respecté. Sous la plume de notre érudit écrivain, il se transforme en général "Littletown"!

Revenons au Père André. C'était un Breton, que ses biographes dépeignent "robuste, trapu, aux épaules carrées, aux bras musclés d'acier" et qui usait volontiers avec ses ouailles de la manière forte. Nous voici loin du "p'tit Père Ernest à la courte silhouette".

L'auteur en fait un adversaire irréductible du chef métis et l'instigateur de menées qui vont entraîner sa perte.

Sur le chapitre des sentiments à l'égard de la France, ce Breton loge à la même enseigne que Mgr Taché:

> Le sentiment national, qui était pour le chef métis le premier des éléments de succès d'une rébellion, et qu'il rapportait tout entier à la France, lui valait de la part du prêtre des paroles décourageantes:
>
> — La France! Ah! mais non!... Une république qui répudie le droit divin, qui soutient des francs-maçons pires que les orangistes d'Ontario, un pays gouverné par des Gambetta ou des Lokroy... Ah! mais non!... Rien de commun... La question catholique d'abord... La question catholique... (p. 215)

"Il veut changer toute la religion... c'est un hérétique!..." Vouloir faire tenir dans cette phrase laconique toute l'histoire des démêlés de Riel avec le clergé catholique, c'est — une fois de plus — escamoter et dénaturer les faits.

En 1876, à la suite des terribles épreuves qu'il avait endurées, — sans cesse poursuivi par la haine d'ennemis fanatiques et sa tête mise à prix, — l'ancien chef du Gouvernement Provisoire était tombé dans un état de grave surexcitation. Il avait dû alors faire un séjour assez prolongé dans deux asiles d'aliénés de la province de Québec, souffrant de mégalomanie et de théomanie. (1) La vie tumultueuse

(1) Voici comment il exposait lui-même ses troubles mentaux en janvier 1878, alors que, convalescent, il s'apprêtait à quitter l'asile de Beauport:

"J'en étais venu à me croire prophète ou quelque chose d'analogue. Il me semblait que la papauté devait laisser le sol vermoulu de l'Europe pour un monde plus jeune. Je voyais les lumières de la civilisation gagner à travers les âges de l'Orient au couchant, l'homme né sur les bords de l'Euphrate, le Christ en Palestine, la Papauté établie à Rome. Il me semblait que le tour de l'Amérique était venu, et je me croyais un rôle important dans ce nouvel ordre de choses. Par la plume et la parole j'essayais à faire des prosélytes, et à tous les déboires que j'éprouvais je me rappelais Jésus incompris parmi les siens.

"Pourtant, un jour, fatigué de remontrances et d'objections, je me demandai si au lieu d'avoir raison contre tous, tous ne pouvaient pas avoir raison contre moi. De ce moment, la lumière se fit dans mon intelligence.

"Aujourd'hui je me sens mieux, je ris moi-même des orgueilleuses hallucinations de mon cerveau. J'ai l'esprit libre, mais quand on me parle des métis, de ces pauvres gens traqués par le fanatisme orangiste, de

dans laquelle le précipita brusquement le rôle qu'il assumait parmi ses compatriotes de la Saskatchewan, l'excès de travail, les discussions et les contradictions devaient fatalement réveiller l'ancien mal. Il se mit à rêver d'une nation métisse maîtresse du Nord-Ouest et qu'il gouvernerait à son gré. Mieux encore, il voulait fonder une nouvelle église adaptée aux besoins et au tempérament des métis.

Ce visionnaire était d'autant plus dangereux qu'il édifiait tout le monde par sa piété et par ses discours imprégnés de sentiments religieux. Il passait communément pour un saint et jouissait d'une influence extraordinaire sur la plupart des métis. Les missionnaires du district, après délibération, n'en avaient pas moins décidé à l'unanimité qu'il n'était plus sain d'esprit et ne pouvait être admis à la réception des sacrements.

En vain le clergé multiplie les objurgations et les menaces pour empêcher le soulèvement d'éclater; en vain le gouvernement accorde par télégraphe leurs titres de propriétés aux métis qui n'en ont pas reçu au Manitoba: la révolte est désormais dans l'air

ces braves chasseurs que l'on traite de sauvages, qui sont de mon sang, de ma religion, qui m'ont choisi comme chef, qui m'aiment et que j'aime comme des frères, oh! alors mon sang bouillonne, ma tête s'échauffe, et... il vaut mieux que je parle d'autre chose."

et Riel ne veut plus ou ne peut plus reculer. Il convoque ses amis les plus dévoués et leur fait prendre les armes. Un gouvernement provisoire est proclamé dont Riel devient le chef. Son premier acte est de s'emparer de l'église de Batoche. Il en fait son quartier général et y instaure un nouveau culte. Au milieu de scènes où le ridicule le dispute à l'impiété, il renonce publiquement à l'Eglise catholique, qu'il appellera désormais par dérision la *Vieille Romaine,* et force à apostasier ceux qui l'entourent. Une fois les affaires de la Saskatchewan réglées, il se propose d'aller en Italie détrôner le Pape Léon XIII; après quoi il lui donnera comme successeur Mgr Bourget, archevêque de Montréal. Le moment n'est-il pas venu où la Papauté doit abandonner le sol vermoulu de l'Europe pour un monde plus jeune?...

Les prêtres refusant d'entendre la confession des rebelles, Riel n'hésite pas à se substituer à eux. Lui-même avoue ses fautes à un humble métis. Quatre pères oblats et quatre religieuses de la communauté des Fidèles Compagnes de Jésus sont retenus prisonniers dans le presbytère de Batoche.

Après le succès de Duck Lake, des émissaires sont envoyés aux diverses tribus indiennes qui entrent vite en effervescence. Au Lac La Grenouille, deux missionnaires et sept au-

tres blancs sont massacrés; l'église est pillée et incendiée. La petite ville de Battleford est assiégée par cinq cents Cris, deux hommes sont tués et les habitants doivent se réfugier dans l'étroite enceinte du fort. Sur tous les autres points du territoire, les missionnaires réussissent, non sans peine, à contenir les sauvages; mais toute la population blanche vit dans des transes mortelles jusqu'à l'arrivée des troupes canadiennes.

Cette phase si curieuse et si importante de la vie de son héros, M. Constantin-Weyer n'a pas jugé à propos de la faire connaître à ses lecteurs, pas plus que la gravité extraordinaire de ce soulèvement insensé. Il montre les prêtres hostiles à un mouvement présumé en faveur de la cause catholique et nationale, sans en laisser soupçonner le motif. La seule allusion faite à l'hérésie de Riel n'est introduite dans le récit que pour mieux souligner l'opposition coupable du clergé:

> D'autre part, le service des renseignements avertit le marquis de Landsdowne (**pour Lansdowne: un nom de plus écorché!**) que Riel avait dit un jour que Rome était une cause de divisions et d'ennuis politiques. Le gouverneur ne pouvait négliger cette carte. Il la fit jouer par les curés du Bas-Canada, dont plusieurs prêchèrent à travers la province de Québec la croisade contre l'hérésiarque Riel. (p. 226)

L'opposition des missionnaires et leurs efforts pour soustraire les métis à l'influence

néfaste du chef désemparé se justifient d'eux-mêmes. Les griefs des métis étaient sérieux et de nature à les porter aux mesures extrêmes; mais la situation différait totalement de celle de la Rivière-Rouge en 1869. Les Territoires du Nord-Ouest étaient soumis à une autorité régulièrement établie: toute révolte devenait coupable et allait entraîner des représailles terribles. Le clergé ne pouvait que contrecarrer un tel mouvement. Mgr Grandin avait d'ailleurs prévenu les chefs: "Si vous réclamez les faveurs auxquelles votre titre de premiers occupants vous donne droit, nous serons avec vous, mais jamais nous ne pourrons appuyer une révolution."

Une fois passée la catastrophe qu'ils n'avaient pu écarter, les prêtres s'employèrent de leur mieux à réparer les ruines et les misères qu'elle entraîna à sa suite. Ils furent les plus ardents à implorer la grâce du pauvre Riel, dont ils ne connaissaient que trop l'irresponsabilité. Trois semaines après l'exécution de Régina, Mgr Taché publiait une brochure qui eut un immense retentissement à travers le pays. Dans ces pages inspirées par un très vif amour de la vérité et de la justice, il exposait avec franchise les droits et les torts de chacun, établissait les responsabilités, demandait la grâce de tous les métis et de tous les sauvages incarcérés. Mgr Grandin, de son

côté, intercéda en leur faveur. Les deux prélats eurent la consolation de voir le gouvernement se rendre à leurs instances et étendre peu à peu à tous les coupables une large mesure de pardon.

Les quelques incidents militaires auxquels donna lieu le soulèvement sont rapportés d'une façon grotesque, propre à jeter le ridicule sur les soldats et leurs chefs.

Ils étaient plusieurs milliers d'ivrognes bavards et criards, qui se dessaoulèrent d'un seul coup, le jour où il fut question de se battre. Une cinquantaine seulement, avec Gabriel Dumont, Nault et Dumas, se décidèrent à une manifestation belliqueuse qui, dans leur esprit, devait suffire à leur faire obtenir tous les droits qu'ils demandaient. (p. 223)

Les partisans actifs de Riel réunis à Batoche ne dépassèrent pas trois cent cinquante, dont deux cents seulement étaient armés. Parmi ces volontaires recrutés plus ou moins de force, il y eut naturellement de nombreuses défections; mais un petit groupe se battit courageusement et donna du fil à retordre à l'adversaire.

Les opérations militaires eurent pour théâtre un territoire excessivement restreint, autour de Batoche, dans le district actuel de Duck Lake, à quarante milles au sud de Prince-Albert. Avec son insouciance habituelle des réalités géographiques, M. Constantin-Weyer

assigne pour premier exploit aux insurgés la capture du fort Pitt, situé à deux cent cinquante milles environ de là, sur la frontière de l'Alberta! C'est même le seul engagement auquel il attache un peu d'importance. L'affaire de l'Anse-au-Poisson (Fish Creek) et la prise de Batoche, après un combat de près de quatre jours, ne furent pourtant pas à dédaigner. Luttant contre des forces bien supérieures en nombre, les métis opposèrent une résistance acharnée et infligèrent de lourdes pertes aux troupes canadiennes. Au dire des officiers anglais de l'époque, leur chef, Gabriel Dumont, possédait de réelles qualités militaires. Le général Middleton, inspectant les positions des rebelles après la bataille de Batoche, fut émerveillé de la perfection apportée à la construction de leurs retranchements et de la sécurité qu'ils offraient à leurs occupants.

Riel ne s'enfuit pas aux Etats-Unis, comme cherche à l'accréditer le faux récit de la *Bourrasque*. Plusieurs jours après le combat final, il se livra à des éclaireurs qui le cherchaient dans les environs de Batoche.

XVII

Le procès et la mort de Riel

Le procès et la mort du chef métis sont traités avec le même sans-gêne. Les faits les plus authentiques, — délibérément ou par ignorance, — sont écartés pour faire place à la fantaisie malicieuse de l'auteur. Celui-ci, toujours friand de détails d'une truculence grossière, essaie de détourner l'attention du spectacle pathétique du grand vaincu au profit des dépositions grotesques de rebelles sauvages qui ne comprennent rien à ce qui se passe.

Mais son chef-d'oeuvre d'invention est de faire peser sur le Père André (Ernest) une accusation formidable:

> Tandis qu'on poussait activement les préparatifs de son jugement, il s'occupait à rédiger un long mémoire destiné à sa défense. Il y rejetait sur le Père Ernest l'idée première de l'insurrection, et ce fut justement cet ecclésiastique qui vint le confesser dans sa prison. Alors, Riel dut, sous peine de damnation éternelle, remettre son manuscrit au prêtre, en vue d'un autodafé, et promettre de prendre sur soi tout le poids de la révolte.

Il sut dès lors qu'il était perdu. Pris entre l'amour de la vie et la crainte d'un enfer éternel, il s'abîma dans une inertie contrite, et, le chapelet aux doigts, coula des grains, en murmurant de machinales prières.

L'idée même d'avoir pu un seul instant songer à compromettre un ministre de Dieu lui valut les cauchemars les plus affreux. Il fut, dans ses rêves, torturé par des démons échappés aux gravures suggestives des livres pieux. C'étaient des monstres cornus, à barbe de bouc, au nez crochu, aux ailes de chauves-souris, et qui, armés d'un trident en guise de fourchette, le tournaient et le retournaient sur son lit de braise... Et l'un d'eux, sans cesse, d'une petite voix chevrotante et cruelle lui disait: **"Ah! Ah! Louis Riel! respect aux messieurs prêtres! Ah! Ah! tu as voulu trahir le Père Ernest!..."** (pp. 233-234)

Lors du soulèvement de la Rivière-Rouge, nous avons vu le pauvre Riel, sous l'influence d'un prêtre haineux et fanatique, — le Père Ritchot, — rêvant d'infliger les supplices les plus raffinés aux Anglais hérétiques. Nous allons le voir maintenant livré à un prêtre démoniaque, qui va profiter de son état de faiblesse et de sa démence pour le torturer cruellement:

L'oblat prenait un pieux plaisir à écouter le récit de ces scènes, dont la diabolique horreur confinait à la théologie.

Il en augmentait encore l'effroi, en citant tels spécialistes en démonologie, et en complétant, grâce à leurs textes retenus par coeur, (grâce aussi à une imagination dévergondée), le catalogue des supplices que Dieu, dans sa mansuétude, réserve à ceux qui accusent les minis-

tres intangibles d'une sainte religion... Puis, quand il avait ainsi pétri l'âme de Riel à l'état de pâte inerte, il lui redonnait soudain l'espérance d'un paradis infiniment précieux, qui lui serait ouvert, — tel qu'à un martyr — à condition qu'il consentît à se sacrifier pour l'Eglise, représentée par son missionnaire. (pp. 234-235)

Le Père Ernest soutient son rôle odieux et invraisemblable jusqu'au pied de l'échafaud, où il n'ose donner l'accolade à celui qui va mourir...

Riel apparut, entre le Père Ernest et le Révérend MacWilliams. On n'eût su dire lequel des trois était le plus pâle... Mais certainement, Riel était le plus ferme. Lorsque les deux prêtres lui offrirent de le soutenir, il comprit que c'était en réalité dans l'espoir de se reprendre à sa force, et il leur donna généreusement ses deux bras.

Masqué de noir, le blanc de ses yeux vivant seul, le bourreau parut. Il sembla irréel aux spectateurs: un échappé de quelque cauchemar... Mais déjà, l'homme masqué, parlant, dissipait ces doutes: il demandait à Riel si celui-ci avait une dernière parole à dire. Le condamné fit signe que oui, et ouvrit la bouche... Alors, devenu plus livide encore, malgré l'impassibilité apparente, le Père Ernest bébaya:

— Ll'l'. L'lll'orgueil... sssssongez à Dieu... A... vvvotre...e...s...s...alut ...éter...nel.

Comme si le sang sauvage eût brusquement réveillé sa moitié indienne, la couleur revint aux joues de Riel... Il haussa les épaules et sourit d'un air dédaigneux... Il se détourna à demi, et prononça d'une voix très nette:

— Dites donc? c'est ça, votre civilisation?

Puis il demanda à mourir la figure tournée vers le nord, "du côté où il y a le moins d'Anglais". Après quoi

il ne parla plus... Précédé de Gibson, et toujours escorté des deux prêtres, il monta sans faiblesse les six marches de la machine à distribuer la Justice... Le bourreau masqué lui ajusta coquettement le noeud sous l'oreille gauche — la place miséricordieuse et sûre pour la mort prompte... Puis il lui enfonça un bonnet blanc sur la tête... Gibson et les deux prêtres descendirent, sans que le Père Ernest eût osé donner l'accolade à celui qui allait mourir... Tout à coup, l'homme au masque fit basculer la trappe... La corde se tendit avec un bruit perceptible, tandis que le corps disparaissait par l'ouverture béante... A travers les intervalles des marches, on vit le supplicié, rigide et balancé pendant deux secondes, puis il eut un mouvement convulsif des jambes... La culotte de toile se tacha au haut des cuisses, et la Chose n'eut plus de soubresauts.

Le R. P. Ernest, la tête inclinée, remuait fiévreusement les lèvres pour de muettes prières... Le révérend MacWilliams ouvrit deux fois la bouche inutilement, et dut se raccrocher à rien pour ne pas tomber... Le shérif Gibson se passa la main sur le front comme pour essuyer de la sueur.... Le shérif Chapleau riait d'un rire douloureux, saccadé, irrésistible, de femme hystérique... Le docteur Dodds, le dos tourné, regardait fixement le mur... Le docteur Junker, qui avait déjeuné de bon appétit, sentait avec effroi que le porridge, les oeufs au bacon et les pommes de terre sautées ne voulaient décidément pas passer.

La Chose qui avait été Riel pendulait lentement.

Comme récit dramatique, ce morceau final n'est pas sans valeur. Il atteint parfaitement son but, qui est de grandir le condamné aux dépens des deux prêtres qui l'assistent.

Quel dommage que M. Constantin-Weyer



n'ait pas eu sous la main des pièces très faciles à dénicher, comme le testament de Riel et la lettre où le Père André narre à Me François Lemieux les derniers instants et la mort de son malheureux client! Il y a là des pages d'un vif intérêt historique et d'une émotion poignante qui eussent secouru fort à propos l'indigence lamentable de sa documentation. Mais sans doute eût-il hésité à tirer parti d'un récit véridique impossible à concilier avec sa version à lui.

Le testament s'ouvre et se ferme sur le nom du Père André:

> Je fais mon testament, conformément au conseil qui m'a été donné par le R. P. Alexis André, mon charitable confesseur et très dévoué directeur de conscience.
>
> . . . .
>
> Je laisse mon testament au R. P. Alexis André, mon confesseur. Je prie mes amis de partout de tenir le nom du Père André côte à côte avec le mien. Je l'aime, le Père André.

Riel y rétracte publiquement une dernière fois ses erreurs:

> ... Je déclare d'avance que ma soumission aux ordres de la Providence est sincère, que ma volonté s'est rangée avec une entière liberté d'action, sous l'influence de la grâce divine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du côté de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. C'est en elle que je suis né et par elle aussi que j'ai été régénéré.
>
> J'ai rétracté ce que j'ai dit et professé de contraire à sa doctrine, et je le rétracte encore. Je demande

pardon du scandale que j'ai causé. Je ne veux pas qu'il y ait de différence entre moi et les prêtres de Jésus-Christ, gros comme une épingle.

Le récit des derniers moments fait par son confesseur nous montre le chef métis mourant en brave et en saint, — et nous y voyons un Père André vrai coeur d'apôtre, qui n'a absolument rien de commun avec celui de la *Bourrasque*. Glanons-y quelques passages ici et là:

Mon cher Lemieux, notre pauvre ami Riel est mort en brave, en saint. Jamais mort ne m'a plus consolé et édifié que cette mort! Je remercie le Seigneur de m'avoir rendu témoin de toute la vie que Riel a menée en prison. Il passait tout son temps à prier et à se préparer au passage terrible de cette vie à l'éternité, et Dieu lui a accordé de faire une mort héroïque. Il a, si je puis me permettre cette expression, ennobli et comme sanctifié l'échafaud; le supplice auquel il a été condamné, loin d'être une ignominie pour lui, est devenu, par suite des circonstances qui l'ont accompagné, une véritable apothéose de Riel.

... Toute la nuit qui a précédé sa mort, Riel n'a pas manifesté le moindre symptôme de frayeur. Il a prié une grande partie de la nuit, et cela avec une ferveur, une beauté d'expression et une contenance qui le transfiguraient et donnaient à sa physionomie une expression de beauté céleste.

Mon cher ami, je ne puis vous dire les tristes impressions que j'ai éprouvées en tenant compagnie à ce prisonnier pour lequel j'avais le respect et la vénération qu'on a pour un saint. Voilà vingt-cinq ans que j'exerce le saint ministère et je puis vous assurer que jamais mort ne m'a tant édifié et consolé à la fois. Toute la nuit, il n'a pas eu une seule parole de plainte contre sa

sentence de mort, ni contre ses persécuteurs: il était gai, joyeux, en voyant sa captivité près de se terminer.

... Les hommes de la police, ces dames du fort et quelques officiers sympathisaient profondément avec Riel dans ses malheurs, et sa mort a créé partout une sensation douloureuse.

A cinq heures, je dis la messe pour lui et il y communia pour la dernière fois avec une piété angélique.

... Il se leva et alla se placer bravement sur l'échafaud, et, avant d'être lancé dans l'éternité, il m'appela auprès de lui, m'embrassa... puis je m'éloignai de lui, et ayant tourné le dos à l'échafaud, il me cria: "Courage, bon courage, mon père!" Et, recommandant son âme à Dieu, invoquant le Sacré-Coeur de Jésus, de Marie et de Joseph, son invocation favorite, la trappe s'ouvrit sous ses pieds et il disparut.

Sa mort fut presque instantanée, douce et paisible; ses traits restèrent calmes et sa figure n'éprouva aucune contorsion.

... Je suis revenu de cette pendaison consolé et encouragé par une pareille mort et en remerciant Dieu de m'en avoir rendu témoin. Tout le monde était sous l'empire d'une pareille impression.

Riel voulait parler et prouver qu'il était prophète et remplir sa mission jusqu'au bout. Ce fut un grand sacrifice pour lui de garder le silence à ma demande. Vous avez, en effet, lui ai-je dit, une mission à remplir, c'est de démontrer au monde comment un catholique animé par la foi et soutenu par la grâce sait mourir: cette mission, il l'a admirablement remplie, car il est mort, comme le disait le **Leader: "as a man and a christian."**

N'est-ce pas que le récit de M. Constantin-Weyer est bien pâle à côté de celui du Père André? Et la figure du missionnaire, que ces

lignes nous transmettent si fidèlement, présente un contraste singulier avec l'odieuse caricature barbouillée par notre auteur, à grand renfort d'imagination maladive et de souvenirs de basse littérature anticléricale.

Pour aborder le dramatique sujet de la *Bourrasque,* il fallait, en tout premier lieu, un minimum de connaissances historiques que M. Constantin-Weyer était loin de posséder. Sans parler de la sympathie pour les métis, héros de ces deux rudes aventures, qu'il n'avait pas davantage. Il prétend avoir écrit une biographie romancée de Riel. Nous laissons au lecteur impartial le soin de décider si l'histoire, même traitée très librement, peut s'accommoder d'une parodie et d'un persiflage de ce calibre.

Le rôle politique de Riel, — loué par les uns, vilipendé par les autres, — a suscité au Canada les controverses les plus violentes et les plus inutiles. Le fond de la querelle reposant sur un antagonisme de race et de religion, il était vain de vouloir, au fort de la mêlée et même plusieurs années après, réconcilier les deux camps. Aucun événement n'a jamais provoqué une telle avalanche d'articles de journaux, de discours, de pamphlets et d'écrits de toute sorte. Riel a sûrement été l'homme le plus exécré et le plus calomnié de son pays depuis soixante ans. Ses contemporains qui

le poursuivirent de leur haine avaient du moins une excuse plus ou moins valable: ils croyaient remplir un devoir de loyalisme à l'Empire ou à leurs croyances religieuses; ils subissaient l'entraînement irrésistible de leur milieu.

Le temps a fait plus que tout le reste pour remettre un peu les choses au point. Aujourd'hui, l'opinion anglo-canadienne, mieux éclairée, envisage ces incidents regrettables d'un oeil plus serein et admet volontiers que les torts ne furent pas tous du côté des insurgés et de leur chef. Pourquoi faut-il qu'un Français sans mandat vienne rouvrir son procès devant un public nouveau qui ignore tout de l'affaire, et l'accabler une fois de plus sous le poids du ridicule et de l'odieux? La *Bourrasque* n'est pas autre chose qu'un pamphlet romancé, — le plus perfide et le plus dangereux qui ait jamais été dirigé contre Riel, parce que présenté sous les dehors d'une sympathie traîtresse.

Et si, par hasard, nous avions mal interprété l'oeuvre de M. Constantin-Weyer, — si son dessein était de réhabiliter le chef métis, — nous nous verrions contraint d'assimiler son plaidoyer au geste de l'Ours bien connu et de redire avec le fabuliste:

> Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,
> Mieux vaudrait un sage ennemi.

XVIII

Conclusion

Une chose émerveillait toujours M. Constantin-Weyer, à l'époque où il jouait au fermier dans la campagne de Saint-Claude: c'était l'extraordinaire puissance de son geste de semeur.

> Un homme qui n'a pas cessé de cultiver la glèbe procède machinalement aux semailles. Pour moi, il me semblait toujours que, citadin venu à la terre, je n'étais pas en état de grâce pour que levât mon blé ou mon avoine. Pourtant, dans les mystérieux délais fixés par la nature, la graine poussait hors de la terre la feuille tendre et fragile. Et, chaque année, j'éprouvais la même fierté, à penser que c'était moi qui avais fait cela! (Clairière, pp. 73-74)

Oubliez qu'il n'a vu qu'une seule fois pousser sur sa ferme du grain qu'il n'avait pas semé, et admirez le scrupule attendrissant de cette âme délicate.

Il ne semble pas qu'en troquant la charrue pour la plume, M. Constantin-Weyer ait acquis du même coup l'état de grâce parfait. Aussi

sa nouvelle profession a-t-elle dû lui réserver de nombreux autres sujets d'étonnement, quelques-uns d'ordre moins poétique.

L'auteur de l'*Epopée canadienne* qui est, comme l'on dit, "arrivé", dont l'apparition de chaque nouveau livre est saluée avec déférence par la critique, doit se demander parfois s'il est bien l'ancien colon du Manitoba, maudissant le sort qui l'avait fait échouer dans ce pays où il avait connu la misère noire. Sans doute, quand il se penche sur ce rude passé, admire-t-il qu'il ait pu si aisément le métamorphoser, au point de s'en faire un piédestal. Craint-il toujours qu'une voix ne s'élève, du fond de la prairie, pour dénoncer son imposture? Non, c'est impossible. Ces mauvais souvenirs remontent à vingt-cinq ans!... Et il y a entre eux et l'écrivain d'aujourd'hui la largeur de l'océan et la moitié d'un continent. Saint-Claude?... Est-ce que cela existe encore?... En tout cas, pas un de ses lecteurs n'en a jamais entendu parler...

Tout de même, n'est-ce pas amusant, pour un homme qui se sent si peu en état de grâce, de se voir si haut coté dans les milieux bien pensants? Comme peintre de la vie canadienne, tout le monde admet qu'il est unique, incomparable. On évoque encore le souvenir de *Maria Chapdelaine*, mais ses dix volumes auront tôt fait d'écraser le petit livre de Louis

Hémon. Son érudition historique ne fait de doute pour personne, ce qui est merveilleux, car il ne se souvient pas de s'être donné le moindre mal pour l'acquérir. (1)

Autre sujet d'étonnement: il passe pour l'ami des métis et des Canadiens français, qu'il a pourtant malmenés de son mieux. Tout à fait sur le tard, il semble avoir découvert une race métisse différente de celle que l'on trouve dans ses livres. Il s'est alors risqué à écrire qu'elle "a contribué à maintenir, presque jus-

---

(1) Nous avons montré, au cours de cette étude, à quel point M. Constantin-Weyer ignore l'histoire de l'Ouest dont il a fait sa spécialité comme écrivain. Il traite avec la même désinvolture l'histoire des débuts de la colonie de la Nouvelle-France. L'abbé Olivier Maurault, P.S.S., a relevé (**Revue de l'Université d'Ottawa**, juillet 1931) les plus grossières des inconvenances contenues dans sa biographie romancée de Cavelier de la Salle.

Au cours d'un voyage d'exploration que fait son héros en compagnie de deux prêtres, Dollier de Casson et René Bréhand de Galinée, — voyage dont ce dernier a laissé le journal, — M. Constantin-Weyer attribue l'hostilité des Indiens dans certain village au zèle intempestif de M. de Casson, qui s'obstine à prêcher l'Evangile à ces barbares. Or le récit de Galinée, qui a servi de base au sien, donne à cette animosité une tout autre cause. L'auteur fait visiter à ses voyageurs les chutes du Niagara en 1669, — dix ans avant leur découverte! Il met dans la bouche de Jolliet, qui était un homme instruit, un langage qui ressemble étonnamment à celui de Riel et des métis de la Rivière-Rouge.



qu'à nos jours, le prestige du nom français dans l'Ouest canadien" et que "des hommes éminents sont sortis de ce peuple". (*Napoléon*, préface, p. 20.)

M. Constantin-Weyer s'imagine-t-il que ce maigre aveu tardif efface toutes les calomnies contenues dans ses deux romans historiques? La lecture de la *Bourrasque* laisse l'impression que Louis Riel et ses lieutenants, loin d'être des hommes éminents, n'étaient que des ignorants, des brutes et des demi-sauvages.

Vers la fin d'*Un homme se penche sur son passé*, l'auteur se prend d'un enthousiasme subit pour les paysages, les habitants et l'histoire glorieuse de la province de Québec. La critique n'a pas manqué de s'attendrir devant cette page où résonne le pur accent de France. Comme si quelques phrases sentimentales de commande pouvaient faire oublier les sarcasmes et les insinuations malveillantes qui déparent ses livres antérieurs! Dans *Jean-Baptiste*, cette nouvelle de *Manitoba* qui vise à illustrer les vertus de courage et de ténacité des Canadiens français, il n'a pu se défendre, — à la suite d'un couplet lyrique sur l'admirable vieille province, — de tourner en dérision leurs croyances religieuses et de rééditer à propos de leurs origines les viles calomnies de ce farceur de La Hontan.

La vie de certains hommes est pleine de

contrastes et de contradictions. M. Constantin-Weyer, qui n'a pas été journaliste au Canada comme il s'en vante, l'est devenu en France depuis la guerre. Il fut jusqu'en 1930 rédacteur en chef du *Journal de l'Ouest et du Centre*, à Poitiers, après avoir occupé les mêmes fonctions à *Paris-Centre*, à Nevers. Et ces deux journaux sont des organes conservateurs et catholiques.

Un article biographique publié en 1928 par le *Saturday Night*, de Toronto, renferme cette phrase savoureuse:

> **La Bourrasque**, roman historique sur l'insurrection Riel, fit perdre à Weyer sa situation; les propriétaires de son journal, se méprenant complètement sur son livre, l'accusèrent d'anticléricalisme, — erreur grotesque pour ceux qui savent combien il est profondément catholique.

Voir dans la *Bourasque* une oeuvre anticléricale n'est pas commettre une erreur grotesque, mais simplement constater une chose qui saute aux yeux. Cependant, — contre toute vraisemblance, — le *Saturday Night* se trompe: la publication de la *Bourrasque* ne fut pour rien dans le départ de son auteur de *Paris-Centre*. Il ne fit que passer, du reste, d'un journal catholique à un autre journal catholique.

Ceux qui se portent garants de son orthodoxie religieuse s'appuient peut-être sur ses

curieux démêlés avec le général Sarrail, complaisamment racontés dans *P. C. de Compagnie.* Mais ils ont surtout présent à la mémoire le fameux épisode de la rencontre du missionnaire dans *Un homme se penche sur son passé.* Il est, certes, émouvant. Quelques commentateurs généreux ont voulu y discerner un dessein apologétique, une leçon aux tenants d'une politique de persécution périmée...

De se voir ainsi campé tout vif en défenseur valeureux de la religion opprimée, M. Constantin-Weyer a dû être émerveillé une fois de plus. Son état de grâce chancelant ne méritait pas, évidemment, un tel excès d'honneur. Est-il vrai que ce simple hommage rendu en passant à un missionnaire catholique l'absout de tous les brocarts lancés à ses prédécesseurs du siècle dernier, de toutes les basses calomnies colportées sur le compte d'un Provencher, d'un Taché, d'un Père Ritchot et d'un Père André?

Ce parfait voltairien songe aussi, sans doute, au temps de sa jeunesse manitobaine. Il se faisait gloire, alors, de passer pour le plus féroce mangeur de curés jamais vu au pays. On n'a pas oublié, à Saint-Claude, certains traits bruyants de cette furie anticléricale: les rôtis de porc frais qu'il obligeait sa femme à lui préparer le jour du vendredi saint, les tentatives de voies de faits sur la personne

d'un prêtre vénérable, les discussions violentes avec le jeune fils de Georges Fonsegrive, directeur de la *Quinzaine*, au cours desquelles Maurice formulait avec conviction des voeux élégants dans le genre de celui-ci: "Que n'arrache-t-on les tripes des curés pour les pendre avec!..."

Peccadilles de jeunesse, sans doute, auxquelles il ne faudrait pas attacher trop d'importance... Mais les livres de M. Constantin-Weyer ne nous autorisent guère à supposer une conversion toujours possible et désirable. Leur anticléricalisme sournois et leurs scènes de débauche crapuleuse attestent qu'il est resté, dans l'âge mûr, fidèle à ses premiers penchants.

On va nous trouver impitoyable pour un écrivain dont l'oeuvre est, en somme, assez mêlée et qui semble avoir un peu délaissé sa première manière pour en adopter une autre plus acceptable. Nous reconnaissons qu'à la suite des livres que nous condamnons, l'auteur en a eu de mieux inspirés. En délaissant les peintures outrées, il n'a pas décliné — au contraire — dans l'ordre artistique. Ce qui prouve qu'il s'était fourvoyé en croyant qu'il fallait frapper fort et causer du scandale pour arriver au succès.

Nous passons volontiers à M. Constantin-Weyer tous les récits fantaisistes inspirés par le souci de sa propre glorification personnelle;

mais nous avons le droit de lui demander un compte sévère de ses faussetés. *Vers l'Ouest* et la *Bourrasque* constituent une défiguration grossière et calomnieuse de l'histoire comme il en existe peu d'exemple. La malveillance et le dessein arrêté de dénigrement sont trop visibles pour qu'il soit possible d'invoquer les moindres circonstances atténuantes. Cette canaillerie est présentée avec un artifice tel qu'elle obtient aisément crédit auprès d'une foule de lecteurs sans défiance. Nous avons voulu mettre nos amis du dehors en garde contre le piège qui leur est tendu.

M. Constantin-Weyer peut prendre le ciel et la terre à témoin qu'il nous aime éperdument et n'a pas voulu nous faire de peine: aucune protestation de sa part ne saurait nous émouvoir, pas plus que sa renommée littéraire ne saurait nous intimider. Tant qu'il n'aura pas désavoué ces livres malfaisants, nous continuerons de le dénoncer comme un dénigreur, un ennemi dangereux de l'Ouest canadien et du Canada français.

